

DANIEL LAMBERT

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon
(second Théâtre-Français), le 13 avril 1860.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-DENIS, 7.

60352

(6)

DANIEL LAMBERT

DRAME

EN CINQ ACTES EN PROSE

PAR

CHARLES DE COURCY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1860

Tous droits réservés



A MON FRÈRE,

CHARLES DE COURCY.

Avril 1860.

PERSONNAGES.

DANIEL LAMBERT.	MM LAFERRIÈRE.
FLAMBIER, peintre.	TISSERANT.
LE VICOMTE DE VIGE.	THIRON.
LE BARON HARTMANN.	FEDVRE.
LE COMTE DE CHARLY.	REV.
MAURICE DUBLEY.	MARCK.
LOUISE DE THOMEREL.	MM ^{es} THUILLIER.
MADELEINE DE CHARLY.	RAMELLI.
JOSÉPHINE.	ALICE.
DEUX DOMESTIQUES.	{ MM. SCIPION.
	{ ERNEST. .

S'adresser, pour les détails de la mise en scène, à M. EUGÈNE PIERRON,
régisseur général du théâtre.

DANIEL LAMBERT

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'intérieur de la chambre de Daniel. Ameublement d'artiste. A gauche, un piano surchargé de papier à musique, de partitions, etc.; une fenêtre au fond. A droite, une table, une cheminée à gauche, portes à droite au premier et au second plan. Au lever du rideau, Maurice est au milieu de la scène, et Flambier à droite, devant un chevalet, achève son portrait.

SCÈNE PREMIÈRE

FLAMBIER, MAURICE¹.

FLAMBIER, assis.

Ne bougez pas, Maurice, je fais les yeux.

MAURICE, se levant.

Ne faites pas les yeux, Flambier, je bouge. (s'étirant.) Ouf! savez-vous que c'est dur, à la longue!

FLAMBIER.

Que diriez-vous donc, si vous étiez modèle?

MAURICE.

Je dirais que je suis fatigué. (Il fait quelques pas.) Où met-on le tabac?

FLAMBIER, à son chevalet, il travaille.

Il doit flâner quelque part par là sur la cheminée.

MAURICE.

Le voilà. Avez-vous du papier à cigarettes?

1. Toutes les indications sont prises de la salle. Le premier personnage inscrit tient toujours la gauche du spectateur. — Les changements de place sont indiqués par des notes.

FLAMBIER.

Du duc Job, tenez. (Il le lui passe.)

MAURICE, allant à l'extrême droite.

J'ai bien fait d'oublier le mien. Avez-vous vu Daniel ce matin ?
(Il roule une cigarette et l'allume.)

FLAMBIER, sans bouger.

Il travaille.

MAURICE, fumant.

C'est à peine si on l'aperçoit. Oh ! je n'en veux pas dire de mal, devant vous surtout, devant vous le compagnon fidèle, l'ami inséparable ! Cherchez bien dans vos souvenirs, Flambier, vous devez être son père ?

FLAMBIER, souriant.

C'est possible, mais je ne me le rappelle pas.

MAURICE.

Vous l'avez eu si jeune ! — Mais enfin, pourquoi semble-t-il nous fuir ? Il allait dans le monde, il n'y va plus. Il allait à l'Opéra, il n'y va plus. Le soir, il est sorti ; le matin il n'est pas rentré. Je l'ai fait chercher partout, et on ne l'a trouvé nulle part, d'où je conclus que c'est un homme perdu !

FLAMBIER.

Puisqu'on vous dit qu'il travaille.

MAURICE.

Alors, il travaille trop.

FLAMBIER.

Continuons-nous la séance ?

MAURICE.

Volontiers, mais n'oubliez pas de dire à Daniel que la première fois que je le rencontrerai, je lui demanderai un service ?

FLAMBIER.

Vous le lui direz bien vous-même ; il doit venir voir votre portrait.

MAURICE.

S'il en est ainsi, je lui pardonne. (1^{re} Se plaçant à la droite de Flambier et regardant.) Que faites-vous ?

1. Maurice, Flambier.

FLAMBIER.

Je finis votre cravate. Hein, qu'en dites-vous ?

MAURICE.

Elle parle. Laissez-moi un peu me regarder ? Ah ! c'est parfait !

FLAMBIER.

Bon ! bon ! retournez à votre fauteuil.

MAURICE¹, se rasseyant à sa place.

Toujours le même ! il vous saute à la gorge au premier compliment qu'on lui fait ! (Reprenant la pose.) Je vous assure que mon oncle sera enchanté.

FLAMBIER.

Cela ne sortira pas de la famille. Vous vous envoyez loin ?

MAURICE.

A Versailles. Je vais m'y ennuyer, mais que voulez-vous ? il ne faut rien refuser aux parents âgés — de soixante mille livres de rente.

FLAMBIER.

On ne dira pas que vous ne respectez pas la vieillesse au moins ! Ah ! quel banquier vous ferez, Maurice ! Moi, j'ai manqué ma vocation, et sans mon père je serais aujourd'hui dans le commerce, au lieu de broyer...

MAURICE.

Du noir ? — vous dites cela.

FLAMBIER, travaillant.

Et je l'aurais fait ; est-ce que vous croyez que je me prends au sérieux ? J'exécute des tableaux, des portraits et tout ce qui concerne mon état, car pour moi, c'est un état, mais je sais bien que je ne suis qu'un manœuvre. Après tout ce n'est pas de ma faute, et je ne m'en veux pas. Mon père, un bourgeois, ayant entendu parler de ces faux dieux qui roulent voiture, a voulu que je fusse peintre. — Si tu n'es pas artiste, je te déshérite ! — Il n'avait rien à me léguer, aussi ai-je dû lui obéir. Après deux cents Vénus de Milo, trois cents Germanicus et un millier d'écorchés, je savais camper un bonhomme. Ma première galette, — une Suzanne aux bains qui

1. Flambier, Maurice.

faisait ouvrir de grands yeux à M. Flambier — a été achetée par un pharmacien, et, huit jours après, on ne parlait plus à Chauny que du jeune prodige, l'honneur du département! (A Maurice.) Tournez un peu la tête. — Quand je demandais dix sous à mon père pour me faire couper les cheveux, il me les refusait sans hésiter. — Un artiste doit avoir de grands cheveux! — et pour tout les mêmes réponses. Pauvre cher homme! il est mort content, sûr que son nom ira à la postérité : Raphaël et Flambier!

MAURICE.

Mais vous commencez à percer ?

FLAMBIER.

Oui, je vends, et cela m'enrage! S'ils ont le malheur de me faire une réputation, je m'expatrie! Tenez, voila un génie, Daniel, et voici un cuistre, Flambier. On ne l'écoute pas, et on m'achète! — c'est honteux! (Daniel paraît au fond.) Aussi, dès que j'aurai quelques sous, je retourne à Chauny...

SCÈNE II.

FLAMBIER, DANIEL, MAURICE.

DANIEL, paraissant un rouleau de musique à la main.

Ce jour-là, tu m'emmèneras, n'est-ce pas, Flambier? Bonjour, Maurice.

MAURICE.

Ah! vous voilà enfin! Vous arrivez bien. Flambier avale des paradoxes enflammés.

DANIEL.

Puisqu'il en est ainsi¹ (allant à son piano à l'extrême gauche), dépêche-toi de faire fortune, mon brave Flambier, pour que nous allions là-bas planter tes choux et vivre enfin de la vie libre et indépendante!

MAURICE, vivement.

Ah! quand donc serons-nous riches, Daniel?

1. Daniel, Flambier, Maurice.

FLAMBIER, relevant brusquement la tête.

Bon ! voilà mon mouvement dérangé. Maurice, je vous défends de songer à la fortune avant que votre portrait ne soit fini.

DANIEL.

Quand nous serons riches ? Vous bientôt, Maurice, moi jamais. (il va vers le piano.)

FLAMBIER, entre ses dents.

Jamais ?

MAURICE.

Et pourquoi donc, Daniel ?

DANIEL.

Pourquoi ? parce que vous, vous êtes lancé dans la finance, votre existence est maintenant une addition et vous savez trop bien l'arithmétique, pour ne pas arriver à la faire juste. Vous serez millionnaire ou à peu près. Quant à moi, je ne monterai en voiture que quand vous m'offrirez une place dans la vôtre. Je l'accepterai, Maurice.

MAURICE.

Mon ami... (il fait un mouvement pour se lever.)

FLAMBIER.

Ne vous dérangez pas, Maurice, la voiture attendra.

DANIEL, il prélude.

Aimez-vous la musique ? j'en fais. Non ! j'en ferai.

FLAMBIER.

Tu en feras ! tu en feras ! Je te dis que tu es plus fort que Mozart, Beethoven — et les autres.

DANIEL.

Vous le voyez, Maurice, l'amitié est comme la fortune, elle est aveugle. (il se lève.)

FLAMBIER.

Ce sont les joueurs de clarinette qui font courir ce bruit-là. La fortune n'est pas aveugle, elle te verra. Quant à l'amitié, elle vient à toi les yeux fermés ! (il serre la main de Daniel.)

DANIEL.

Non, mes amis, non, jamais je ne serai riche. Tout a une voix, tout chante sous le ciel, et moi aussi je chanterai !

FLAMBIER.

Et nous t'applaudirons, Daniel.

MAURICE.

Vous serez un grand artiste !

DANIEL, regardant le médaillon qui se trouve au-dessus de son piano.

Si ma mère vous entendait ! Souvent je m'accuse d'avoir choisi une carrière si difficile, dont l'avenir est si lointain. Je m'accuse de n'avoir pas fait comme vous, Maurice, et ces jours-là je ferme mon piano avec rage. Je trouve sa voix fausse, et de ma souffrance il faut qu'il ait la moitié¹. Croyez bien que j'ai essayé de rompre avec ma vocation ; oui, j'ai eu une place, j'ai fait des chiffres ! mais au milieu d'un calcul, un motif me traversait la cervelle, et — l'addition restait là. On dit que je suis un mauvais fils, et ceux qui disent cela ont peut-être raison.

MAURICE.

Jusqu'à ce qu'ils aient tort !

FLAMBIER.

A mon tour je te dirai : si ta mère t'entendait ? Tu me fais prendre du vermillon pour du bleu avec tes mauvais fils !

DANIEL, retournant s'asseoir au piano².

Artiste ! c'est bien beau dans les livres ! c'est bien dur dans la réalité ! Vivre de gloire, c'est mourir de faim !

FLAMBIER.

Va, va, avec tes idées, tes phrases !

DANIEL.

Voyons, Flambier, si tu avais une fille, me la donnerais-tu ?

FLAMBIER.

Non certes ! Les femmes ne sont pas faites au pain noir, et dans ta carrière il en faut manger, — et du rassis encore ! Les artistes de ta trempe ne se marient pas. C'est bon pour les fainéants à petites idées, à grandes phrases, qui se drapent dans l'art comme en un

1. Flambier, Daniel, Maurice.

2. Daniel, Flambier, Maurice.

manteau et qui parlent du soleil pour vivre grassement à l'ombre. Non certes je ne te donnerais pas ma fille ! — Vous pouvez vous lever, Maurice, votre portrait est fini ; mais, s'il est ressemblant, prenez-vous-en à Daniel, qui m'a fait sortir de mon caractère ! (Maurice se lève. Flambier nettoie sa palette et la remet dans sa boîte à couleurs.)

DANIEL, traversant à l'extrême droite¹.

Quel singulier garçon !

MAURICE.

Vous le poussez à bout ; voyons, Daniel, pourquoi désespérer ainsi de l'avenir ? L'opéra que vous terminez nous promet des merveilles ; chacun vous accueille avec empressement ; le monde vous est ouvert ; que pouvez-vous désirer de plus ?

DANIEL.

Je désire que vous me montriez votre portrait que je n'ai pas encore vu.

MAURICE.

Vous le verrez à votre aise tout à l'heure. Mais répondez-moi. Pourquoi n'allez-vous plus chez la comtesse Madeleine ?

DANIEL, hésitant.

Je n'ai pas d'habit noir.

MAURICE.

C'est une raison de tailleur que vous me donnez là !

DANIEL.

Voulez-vous que j'y aille en bras de chemise ?

FLAMBIER, tout en rangeant ses boîtes.

Voilà une idée qui aurait charmé mon père ; comme il aurait trouvé cela artiste !

MAURICE.

C'est une charmante femme. Vous avez été son amant, n'est-ce pas, Daniel ?

DANIEL, vivement.

Maurice !

MAURICE.

Allons, allons, ne vous fâchez pas d'une plaisanterie.

1. Flambier, Maurice, Daniel.

DANIEL.

D'une calomnie, Maurice.

FLAMBIER.

Il y a longtemps déjà que la calomnie a volé à la renommée ses cent voix !

MAURICE.

Je suis tout confus, mon cher Daniel, de mon étourderie, qui m'a fait oublier un instant que la position que j'occupe chez M. de Charly, c'est à vous que je la dois.

DANIEL.

A madame la comtesse, voulez-vous dire ?

MAURICE.

Je ne la connaissais pas alors, et c'est vous... Il faut avouer que je suis d'une maladresse inouïe, je vous fâche juste au moment où j'ai un service à vous demander.

DANIEL.

Je ne m'en souviendrai que lorsque je vous l'aurai rendu, si je puis vous le rendre. De quoi s'agit-il ? (Il s'assied sur la chaise où posait Maurice.)

FLAMBIER.

Je n'écoute pas. (Il monte vers le fond reculer son chevalot et ranger ses coureurs.)

MAURICE, se tournant vers Flambier.

Écoutez plutôt, Flambier, car, pour obtenir quelque chose, deux amis valent mieux qu'un. Voici l'affaire : vous savez que le mercredi est le jour de réception de madame de Charly. Mercredi dernier, j'appris, par un de ces hasards que les contredanses seules peuvent fournir à un jeune homme qui danse, qu'une place de secrétaire d'ambassade était vacante ; sans m'inquiéter de la localité, je cours rédiger une pétition que je remets séance tenante à M. de Charly. Elle fut favorablement accueillie par lui ; mais il me prévint que j'avais déjà un compétiteur. Vous n'ignorez pas, mon cher Daniel, que ces nominations dépendent du ministère des affaires étrangères, et que le ministre actuel est frère de madame de Charly. Elle n'a qu'un mot à dire pour me faire nommer, mais ce mot, je n'ai pas encore osé le lui demander. L'affaire est

des plus urgentes; ce concurrent m'inquiète, et la nomination doit être expédiée dans le courant du mois; je venais vous demander, mon cher Daniel...

DANIEL.

D'aller chez madame de Charly?

MAURICE.

Ce soir même.

FLAMBIER.

Vous ne perdez pas de temps!

MAURICE.

Eh bien?

DANIEL.

D'abord, mon cher Maurice, vous me prêtez un grand pouvoir sur madame de Charly, et ce pouvoir, je le récuse. Madame la comtesse, comme toutes les femmes intelligentes et désœuvrées, aime la musique à la folie. L'intimité qui ne pouvait exister entre la riche comtesse et le pauvre jeune homme ne tarda pas à s'établir entre la femme et l'artiste. Mais tout cela a bien changé depuis un an! Le monde, qui aurait pardonné une faute à madame de Charly, si elle l'avait commise, a voulu la punir d'une faute qu'elle ne pouvait commettre, et ceux qui me faisaient entrer dans son boudoir m'ont forcé de quitter son salon.

MAURICE.

Vous me refusez?

DANIEL, se levant.

Non, puisque j'irai.

MAURICE.

Ah! mon ami! (On frappe à la porte du fond.) On frappe.

FLAMBIER.

Si c'était la fortune!

DANIEL¹.

La porte est trop basse. Elle ne passerait pas. (Il retourne s'asseoir à son piano.)

FLAMBIER, allant ouvrir la porte du second plan à droite.

M. le vicomte de Vige!

1. Daniel, Flambier, de Vige, Maurice.

SCÈNE III.

DANIEL, FLAMBIER, DE VIGE, MAURICE.

DE VIGE.

Bonjour, Maurice, bonjour, chers ! (Poignées de main.) Vous voyez un homme exténué ! (Prenant la chaise à droite où posait Maurice.) Je ne dérange rien ?

FLAMBIER.

Nullement.

DE VIGE.

Ah ! c'est que vous êtes terribles pour cela, vous autres peintres ; un fauteuil est au milieu de l'atelier, les bras croisés, vous voulez le prendre, — il pose ! Cette draperie, vous voulez l'examiner, — elle pose ; je ne donne jamais la main à un peintre, dans la crainte qu'il ne me dise : — je pose !

MAURICE.

Vous me faites le même effet, vicomte, seulement vous n'êtes pas assez franc pour l'avouer.

DE VIGE.

Méchant ! (Allant au portrait de Maurice et l'examinant.) Qu'est-ce que c'est ? (il met son lorgnon.) Ah ! vous faites le portrait, Flamnier, très-joli, très-joli ! De qui ?

DANIEL.

Devinez ?

DE VIGE.

Attendez, attendez ! c'est vous, Daniel ?

DANIEL.

Mon cher vicomte, votre opticien est un volcur !

MAURICE.

Mais c'est moi, vicomte.

DE VIGE, descendant serrer la main de Maurice.

C'est très-ressemblant ! — Eh bien ! mes amis, comment vont les arts, la peinture, la musique ? Est-ce que vous jouiez, Daniel ? Que je ne vous dérange pas.

DANIEL.

Cela vous ennuerait.

DE VIGE, se rasseyant à droite, toujours sur la chaise de Maurice.

Moi ! un habitué des Bouffes ? c'est me faire injure ! Avez-vous entendu l'Alboni ? Dans le *Barbier*, dans *Sémiramis* ? On dit qu'elle a avalé un rossignol, est-ce vrai ?

DANIEL.

Je n'ai jamais diné avec elle.

DE VIGE.

Ah ! il faut que je vous remercie, Daniel.

DANIEL.

Moi ?

DE VIGE.

Vous savez bien mademoiselle de Grésin ? une blonde ? je suis amoureux d'elle. Oh ! mais amoureux fou ! (Allant à Daniel¹.)

FLAMBIER.

Eh bien ! et la petite Florine ?

DE VIGE.

Florine, mes bons, s'est noyée dans une rivière — en diamants.

DANIEL.

Son corps a-t-il été retrouvé ?

DE VIGE.

A la Maison-d'Or. Ah ! comme les femmes sont trompeuses ! Franchement, elle me compromettait ! Et maintenant que je vise au solide...

MAURICE.

Avec une vue comme la vôtre, vicomte, on vise, mais on n'attrape pas !

FLAMBIER.

Oh ! voilà qui sent le mariage ?

DE VIGE.

Vous l'avez dit, Flambier, le mariage ! Que voulez-vous, chers,

1. Daniel, de Vige, Flambier, Maurice.

quand d'une fortune de quatre ou cinq cent mille francs il ne vous reste...

MAURICE.

Qu'un lorgnon.

DE VIGE, souriant.

A peu près, il n'y a qu'à faire une fin riche. J'ai un nom : mademoiselle de Grésin sera vicomtesse.

FLAMBIER.

Et vous millionnaire ? bien raisonné !

DANIEL.

Mais tout cela ne me dit pas...

DE VIGE, appuyé sur la chaise de Daniel.

Pourquoi je venais vous remercier ? J'y suis : vous savez que mademoiselle de Grésin est la nièce de madame de Charly ?

FLAMBIER.

Décidément, nous ne sortirons pas de chez elle aujourd'hui !

DE VIGE.

Et c'est vous, cher maestro, qui m'avez ouvert les salons de notre belle comtesse, un soir que l'on y dansait. Je vous dois et je vous devrai ma fortune, car vous n'avez pas encore tout fait.

MAURICE.

C'est votre jour d'audience, Daniel.

DANIEL.

Du moins, je ne vous ai pas fait faire antichambre, — il n'y en a pas.

FLAMBIER, à lui-même.

Oui, mais on aurait bien pu lui faire faire — escalier.

DE VIGE.

Mademoiselle de Grésin, je crois vous l'avoir indiqué, est de petite noblesse. Vous me direz que je suis assez noble pour deux. Là n'est pas la difficulté, ni du côté de la demoiselle. Je crois être très-bien dans les petits papiers de son cœur, mais le père, auquel j'ai fait ma demande, est moins accommodant.

FLAMBIER.

Voyez-vous cela ?

DE VIGE.

Il veut que son gendre ait une position élevée. Une position, c'est embarrassant. La diplomatie seule pouvait me convenir, et le bonheur a voulu...

DANIEL.

Maurice, vous entendez ?

MAURICE, *faisant une cigarette.*

Parfaitement !

DE VIGE.

Attendez donc. Le bonheur a voulu...

DANIEL.

Qu'une place de secrétaire d'ambassade fût vacante ?

DE VIGE.

Comment ! vous savez ?

DANIEL.

Oui, et de plus que vous avez un concurrent.

DE VIGE.

En effet ! qui diable a pu vous dire ... ?

DANIEL.

Ce concurrent lui-même.

DE VIGE.

Vous le connaissez ?

DANIEL.

C'est un ami de Maurice.

DE VIGE, *à Maurice.*

Un de vos amis ?

MAURICE, *se riant.*

Mon ennemi, au contraire, mon plus grand ennemi !

DE VIGE.

Il se nomme ?

DANIEL.

Vous êtes curieux, vicomte !

DE VIGE.

Dame, vous concevez ? On est bien aise de connaître le nom de son adversaire !

FLAMBIER.

C'est un nom allemand.

MAURICE.

Un peu long, mais on en mange les trois quarts.

DE VIGE.

Et il reste ?

DANIEL, se levant.

Maurice Dubley !

DE VIGE, allant à Maurice ¹.

Vous ?

MAURICE.

Moi-même, vicomte. Je comprends votre étonnement, à charge de revanche !

FLAMBIER.

C'est vraiment fort original !

DANIEL.

Et que dites-vous de ma position ? Vous venez, vicomte, me prier d'aller chez madame de Charly un de ces soirs ?

DE VIGE.

Ce soir même.

FLAMBIER.

Ils se sont donné le mot.

DANIEL, allant à de Vige ².

Maurice est venu me demander la même chose.

FLAMBIER.

Heureusement qu'on ne vous nommera pas à l'ancienneté.

DE VIGE.

Puisqu'il en est ainsi...

DANIEL.

Mon cher de Vige, ce que j'ai promis à Maurice, je ne saurais vous le refuser. Ce soir, je vous accompagne tous les deux chez madame la comtesse de Charly.

1. Daniel, Flambier, de Vige, Maurice.

2. Flambier, Daniel, de Vige, Maurice.

DE VIGE ET MAURICE.

Ah !

DANIEL.

Mais, ne soyez pas étonnés, messieurs les secrétaires d'ambassade, de voir éconduire votre ambassadeur.

DE VIGE.

Très-joli, très-joli !

MAURICE.

C'est entendu, faisons de l'excentricité.

DANIEL.

A quatre heures, je vous attends ici, tous deux.

DE VIGE, allant à Daniel.

Je règle alors ma montre sur la vôtre. (Il tire sa montre.) Je vais comme la Bourse, et vous ? (Daniel remonte à droite, après avoir échangé un regard avec Flambier ¹.)

FLAMBIER.

Comme les Blancs-Manteaux.

DE VIGE.

Pardon, pardon ! Quatre heures, vous n'oublierez pas, maestro ? Par excès de prudence, je vais vous écrire cela, un bout de papier, n'importe lequel (il remonte écrire au fond à gauche et remet à Flambier le petit papier que Daniel n'a point pris. Flambier pose ce papier sur le piano à gauche.)

MAURICE, prenant son chapeau.

Venez-vous, vicomte ? (A Daniel.) A tout à l'heure et merci !

DANIEL.

A tout à l'heure, oui. Merci, pas encore.

DE VIGE, donnant la main à Daniel.

Vous êtes d'une gracieuseté... Oh ! les artistes ont du cœur, je l'ai toujours dit.

DANIEL.

Il faut bien qu'ils aient quelque chose.

DE VIGE.

Je vous ferai un cadeau princier : noblesse oblige !

1. Flambier, de Vige, Daniel, Maurice.

FLAMBIER.

En attendant, nous obligeons la noblesse.

DE VIGE.

Il est intarissable ! A ce soir !

DANIEL.

A ce soir ! (Maurice et de Vige sortent par la porte du second plan à droite du spectateur.)

SCÈNE IV.

DANIEL, FLAMBIER ¹.

DANIEL.

La chasse aux emplois commence ! hallali aux chasseurs !

FLAMBIER.

Tu as été un peu vite en jetant ton crédit par leurs fenêtres ; il faut penser à soi.

DANIEL.

Tu veux que je devienne secrétaire d'ambassade ?

FLAMBIER.

Ils ne te donneraient pas un piano, va !

DANIEL.

Tant mieux ! car je me défie de leurs connaissances en musique.

FLAMBIER.

On ne fera jamais rien de mauvais de toi.

DANIEL.

J'y compte ! (changeant de ton.) Flambier, elle va venir.

FLAMBIER.

Bien : je rentre dans ma chambre pour terminer le fauteuil de Maurice. (il prend le portrait.)

DANIEL.

Je ne te renvoie pas.

1. Daniel, Flambier.

FLAMBIER.

Je comprends bien que tu me pries seulement de m'en aller !
(Regardant le portrait.) C'est vrai qu'il est ressemblant, je ne me reconnais plus !

DANIEL.

Pourvu que tu le reconnaises.

FLAMBIER.

Tu m'appelleras ?

DANIEL.

Dans une lieure où...

FLAMBIER.

Ou deux ? il faut que j'aille au ministère pour ma commande, des copies, toujours ! Du reste, autant vaut que je m'en aille, car, si je restais, je te ferais de la morale. (Fausse sortie à droite.)

DANIEL.

Qui t'en empêche ?

FLAMBIER.

A quoi bon ? tu ne m'écoutes pas, je suis un camarade, tu me dis oui et tu fais non. Je ne t'aime pas en ami, mais en père ; il me semble parfois que je suis un vieillard et que tu es mon enfant ! Tout mon cœur se résume en toi.

DANIEL, lui serrant la main.

Mon brave Flambier !

FLAMBIER, posant son portrait au pied du canapé à droite.

Daniel, depuis un an tu n'es plus le même. Cet amour-là te portera malheur. C'est un pressentiment que j'ai et je ne me trompe jamais lorsqu'il s'agit de toi.

DANIEL.

L'amour de Louise ?

FLAMBIER.

Oui, parce que cette Louise-là s'appelle aussi madame de Thomerel. Voilà pourquoi cet amour me fait peur !

DANIEL.

Poltron !

FLAMBIER.

Tu crois ?

DANIEL.

Je crois que tu m'aimes, je le sais, mais pourquoi trembler de la sorte ?

FLAMBIER.

Daniel...

DANIEL, l'arrêtant.

Qu'ai-je rencontré dès les premiers pas que j'ai faits ? Ma mère, toi, c'est-à-dire le dévouement impassible, l'affection éternelle ! puis deux femmes, deux natures d'élite, deux rayonnements qui ont illuminé ma vie. Maurice parlait de la comtesse de Charly tout à l'heure, l'as-tu entendu ? Ce cœur chaste et charmant, cette âme enthousiaste, m'a prodigué les trésors de son inaltérable bonté. Ce que je ressens pour Madeleine, c'est un sentiment d'amitié exquise, c'est une sympathie innée. La première fois qu'elle m'a parlé, j'ai reconnu sa voix, ma mère m'avait parlé ainsi. La première fois qu'elle m'a tendu la main, j'ai cru serrer la main d'une sœur. Et il demandait si j'avais été son amant ? Je suis mieux que cela, tu le sais, toi, je suis son ami, et ton cœur comprend ce qu'il y a de pur et de grand dans cette amitié sublime ! — Quant à l'autre...

FLAMBIER.

Quant à l'autre ?

DANIEL.

Je te l'ai déjà dit, je l'aime ! — C'était l'an dernier ; on exécutait à la salle Herz une symphonie de M. Daniel Lambert, à laquelle assistait une femme jeune, belle, et mise comme une Parisienne seule sait se mettre. A ses côtés était placé un monsieur d'une soixantaine d'années ; grand, maigre, d'un ensemble de vraie noblesse, — quelque chose comme le Tintoret de Cogniet. Ils étaient venus ensemble. La jeune femme avait pour voisin un inconnu qui lui avait déjà ramassé deux fois son mouchoir et qui l'aurait fait tomber une troisième pour entendre encore un : — Merci ! Monsieur, de cette voix vibrante et suave...

FLAMBIER.

Qui tenait si mal son mouchoir.

DANIEL.

Le Tintoret était complètement absorbé dans l'audition de la

symphonie, aussi la conversation ne tarda-t-elle pas à s'établir entre la jeune femme et son voisin. La dame, grande admiratrice de Rossini et du ciel bleu en musique, ne comprenait rien à la rêverie allemande de cette symphonie. C'étaient des critiques de chaque phrase, de chaque note. L'œuvre était huée par ces deux spectateurs à qui mieux mieux : on n'avait jamais vu une entente aussi cordiale contre l'ennemi commun, le pauvre musicien. Malheureusement, les meilleurs choses ont une fin : le concert venait de rendre sa dernière note et le Tintoret, qui n'avait rien entendu de la critique de ses voisins, mêlait ses applaudissements à ceux de la salle entière. Voyant le courroux de sa compagne, le voisin proposa de siffler ; elle refusa. On allait se quitter, lorsqu'un spectateur, le vicomte de Vige, s'avança vers le détracteur de l'œuvre nouvelle et lui dit : — Je vous félicite de tout cœur, mon cher Daniel, votre symphonie est un chef-d'œuvre ! — Il faut supposer que ma jolie voisine entendit ces paroles, puisque le lendemain je recevais un billet parfumé et armorié, plein de doux reproches et d'excuses affectueuses. Ce billet était signé Louise de Thomerel. — Je la vis, je l'aimai et je chargeai mes mélodies de le lui dire. L'œuvre que je fis pour elle ne chantait ni l'Italie ni l'Allemagne, elle chantait l'amour, elle la comprit et — tu sais le reste.

FLAMBIER.

Oui, mais il est une chose que tu ne sais pas ou que tu oublies.

DANIEL.

Qu'importe ? — je l'aime !

FLAMBIER.

Attends ! le jour où madame de Thomerel est sortie du riche pensionnat où elle avait été élevée, son cousin, le Tintoret en question, lui remettait cent mille francs dans un vieux portefeuille de famille et son amitié dans un baiser paternel au front. En mourant, M. de Thomerel avait légué à sa fille une fortune modeste et une affection réelle. Je crois bien que l'affection est seule restée intacte ; il y a quelques années de cela ! Madame de Thomerel ne vit que par le luxe, le monde, le bruit, l'éclat. Elle est fantasque et raisonnable, impétueuse et calme, sans cœur et pleine de cœur ; lionne, elle a ses heures de chatterie ; chatto, elle rugit parfois.

Pour tout dire, elle est femme, mais femme dans tout ce que ce mot a de terrible et de charmant. Voilà celle que l'on nomme tout haut madame de Thomerel, et que tu appelles tout bas Louise. Toutes les portes sont ouvertes devant elle; elle invite tout le monde et tout le monde vient chez elle. Toi qui connais l'appartement et qui sais qu'en sortant de son boudoir on ne passe pas par le salon, tu viens quand la foule est partie, à l'heure des miettes! Le décorum est sauvé; elle habite la même maison que son cousin; son cousin l'accompagne partout; le monde n'a pas le droit d'en savoir davantage. Il ne la connaît pas plus que tu ne la connais toi-même. Pour lui et pour toi, madame de Thomerel est une veuve — qui n'a jamais été mariée.

DANIEL.

Flambier!

FLAMBIER.

Voilà la femme qui m'effraie; voilà l'amour que je crains pour toi. (Daniel remonte.) Ah! si je te voyais riche, indépendant... Mais tu es artiste, c'est-à-dire un Monsieur auquel il ne faut jamais demander des nouvelles de son porte-monnaie. Que madame de Thomerel ait besoin de cent francs, et elle en aura peut-être besoin plus tôt que tu ne crois, tu ne pourras seulement pas les lui donner.

DANIEL.

Et mon avenir¹?

FLAMBIER.

On ne prête rien sur l'avenir! Tu n'as pas d'argent et aujourd'hui il en faut avoir, sans compter qu'il en a toujours fallu. Nous ne sommes plus au temps où don Diègue demandait : Rodrigue, as-tu du cœur? De nos jours, don Diègue dirait : Rodrigue, as-tu de l'argent? — Crois-moi, Daniel, une maîtresse comme madame de Thomerel est un objet de luxe. Ce n'est pas un mentor, c'est un camarade qui parle. Tu n'as pas le droit de disposer de ta vie, elle appartient à ta mère qui attend tout de toi! Il y a huit jours, tu l'as installée à Neuilly. Es-tu allé la voir? Non!

1. Flambier, Daniel.

DANIEL.

C'est vrai !

* FLAMBIER.

Eh bien ! moi j'y suis allé et je lui ai dit que tu travaillais. N'est-ce pas que tu vas travailler pour elle ? Elle sera si joyeuse ! Romps cette liaison et reviens à nous, Daniel ! Fais ce que je te demande. Tu le feras ?

DANIEL.

Oui.

FLAMBIER.

Tu la quitteras ?

DANIEL.

Oui.

FLAMBIER.

Aujourd'hui même ?

DANIEL, lui serrant la main et passant à gauche¹.

Si je meurs demain.

FLAMBIER, changeant subitement de ton.

As-tu du tabac ? je fumerais bien quelque chose !

DANIEL.

Flambier, si tu savais...

FLAMBIER.

Je sais que je suis un niais.

DANIEL.

Non, mais tu n'as jamais aimé.

FLAMBIER.

Qui te l'a dit ?

DANIEL.

Et tu veux que je la quitte ?

FLAMBIER.

Je veux... je veux... ton bonheur !

DANIEL.

Il est là, Flambier, là tout entier !

1. Daniel, Flambier.

FLAMBIER.

Bien vrai ? Eh bien ! travaille alors ! je vais en faire autant. (Il reprend son tableau. Fausse sortie.) Dis donc, Daniel ?

DANIEL.

Quoi ?

FLAMBIER.

Figure-toi que j'ai trouvé dans la succession de mon père — un vieux cachemire des Indes, un grand diable de châle qui n'en finit pas ! — Ça ne doit pas valoir grand' chose ?

DANIEL.

Eh bien ?

FLAMBIER.

Eh bien ! je voudrais que tu le lui offrisses (Mouvement de Daniel.) de ta part !

DANIEL, ému.

Flambier !

FLAMBIER.

Non, mais c'est que je vais te dire, il m'embarrasse, tandis que...

DANIEL.

Décidément, tu es une énigme.

FLAMBIER.

Dont le mot est dévouement ! C'est entendu, je vais le chercher.. Allons, travaille... hein ?

DANIEL.

Oui, oui, et toi aussi travaille.

FLAMBIER.

Oh !... moi !... (Il sort par la porte du premier plan à droite.)

SCÈNE V.

DANIEL, seul.

Cher cœur !... quel désordre ici... cette table, ce piano !... (Il arrange les papiers.) Ce bouquet qu'elle m'a donné... il embaume encore... fleurs bien-aimées !... (Il embrasse un bouquet qu'il va prendre sur

une table dans le plan coupé à droite, et va le poser dans un vase sur la cheminée.) Ils ont fumé! c'est intolérable!... (il va ouvrir la porte-fenêtre au fond.) Elle devait venir à une heure... quelle heure est-il? (il met la main à son gousset.) J'oublie toujours!... Il doit être plus tard! Louise était inquiète hier... que peut-elle avoir? (on entend le bruit d'une voiture qui passe.) Il me semble qu'une voiture vient de s'arrêter ici... (il va à la fenêtre.) Non, elle continue son chemin. (il se met au piano et cherche un motif.) Louise avait un air singulier... embarrassé hier!... Oh! je veux savoir à tout prix... (il se lève.) J'ai l'air d'un enfant à son premier rendez-vous... travaillons!... Elle ne peut tarder... (il se met à travailler devant son piano.) Non, je ne pourrai rien faire de bon... (Nouveau bruit de voiture.) Ah! cette fois je ne me trompe pas... (il va à la fenêtre.) C'est elle!... (il va au-devant de Louise et sort un instant par la porte du second plan à droite. — Le théâtre reste vide pendant une seconde.

SCÈNE VI.

MADAME DE THOMEREL, DANIEL.

MADAME DE THOMEREL, entrant par la droite.

Est-ce que je suis en retard?

DANIEL, avançant le canapé qui est à droite.

Toujours.

MADAME DE THOMEREL.

Vous m'attendiez, Daniel? J'ai failli ne pas pouvoir venir. (Elle lui donne son châle et son chapeau qu'il va poser au fond sur le chevalet¹.)

DANIEL.

Pourquoi me le dire, puisque vous êtes venue?

MADAME DE THOMEREL, comme à elle-même.

J'aurais peut-être mieux fait. Allons, du courage, — il le faut! (Elle s'assied sur le canapé à droite.)

DANIEL.

Que dites-vous?

MADAME DE THOMEREL.

Rien. Avez-vous travaillé, Daniel?

1. Daniel, Louise.

DANIEL.

Qu'avez-vous, Louise ?

MADAME DE THOMEREL.

Moi ? Je vous aime. Asseyez-vous, Daniel. (il veut prendre une chaise.) Non, là. (Daniel lui embrasse la main, et s'assied près d'elle.)

DANIEL, assis sur le canapé.

Je crois toujours rêver, quand je vous vois là, chez moi ; je ne doute plus, lorsque vous montez à ma mansarde, lorsque vous entrez joyeuse où le soleil entre à peine. La femme qui ne craint pas de salir sa robe de soie, qui pose sa bottine élégante sur les marches d'un escalier d'artiste, cette femme-là doit aimer réellement, car elle risque plus que son honneur, — elle risque sa robe et sa chaussure !

MADAME DE THOMEREL.

Mauvais signe, Daniel, votre amour fait de l'esprit.

DANIEL.

Et pourquoi pas ? Sachez-le, ma belle Louise, je vous aime d'abord à cause de votre beauté, la beauté est encore de l'esprit ; puis pour votre cœur : il sait faire l'aumône à propos, et ne reprend jamais ce qu'il a donné. Quand vous venez ici, je regarde au ciel ; vous êtes mon inspiration, mon génie !

MADAME DE THOMEREL.

Moi, je t'aime pour ton amour d'abord, pour ta grandeur ensuite. Oui, tu vois juste et tu vois loin avec tes yeux de poète. Puis, j'aime ton front rêveur, ton regard qui n'a que des sourires pour moi, ton cœur qui n'a que des baisers ! Quand tu chantes, je sens mon être frissonner et je t'aime encore pour tout ce que j'éprouve. Tu as fait de moi ton égale ! Oh ! la belle existence ! Je me sentais déjà purifiée au contact de ta jeunesse, de ta pureté et de ton amour ! — J'ai fait un rêve !

DANIEL.

Un rêve, Louise, un rêve ?

MADAME DE THOMEREL.

Daniel, écoute, écoute-moi ! Ce que je demandais à Dieu depuis dix mois, depuis le jour où nous nous sommes rencontrés, c'était

de vivre tous deux ; moi aussi , j'étais orgueilleuse de ton amour ; moi aussi , je lui aurais tout sacrifié ! mais quelqu'un s'est placé entre nous.

DANIEL.

Qui cela ?

MADAME DE THOMEREL.

La Pauvreté. — Depuis six mois , j'ai vendu tous mes bijoux , tous mes souvenirs , tout pour rester la femme que tu aimais , la Louise du premier jour ! Cette glace où je me mirais , appuyée sur ton bras ; ces rideaux que je soulevais pour te voir arriver ; ce piano vibrant encore de tes mélodies , tout cela sera vendu demain. Daniel , tout notre luxe , tous ces chiffons que tu avais choisis , tous ces riens qui me rendaient belle à tes yeux , tout cela n'existera plus demain. En les emportant , c'est ma beauté même qu'ils emporteront.

DANIEL.

Louise !

MADAME DE THOMEREL.

Oui , Daniel , toute ma beauté ! Et , quoi que vous puissiez dire , vous m'aimeriez moins (*mouvement d'incrédulité de Daniel*) jusqu'à ce que vous ne m'aimiez plus. Le jour où j'habiterais une mansarde , où vous me trouveriez assise sur une chaise de paille , je ne serais plus celle que reflétait la glace de Venise ! La misère dégrade une femme , Daniel , et je veux rester intacte dans ton souvenir.

DANIEL.

Vous viendrez ici , vous resterez avec moi ?

MADAME DE THOMEREL¹ , se levant et passant à gauche.

Et votre mère , Daniel ? (*Debout devant Daniel assis.*) Tu m'as vue inquiète depuis quelques jours ; je te souriais , mais mon cœur était rempli de larmes. Me séparer de toi , c'est me tuer , mais j'aime mieux mourir la tête appuyée sur mon oreiller de dentelles , dans toute la fête de notre amour , que de vivre même avec toi dans une mansarde.

DANIEL.

Louise , ne parlez pas ainsi ! je travaillerais je te gagnerai

1. Mme de Thomerel, Daniel.

cette vie large et belle dont tu as besoin et que je veux pour toi ! Louise, je sens là des idées d'ambition. J'arriverai ! je créerai, parce que je le veux et que tu le voudras ! — Partir, m'abandonner ? Répète-le donc ? Je t'en défie ? Tu vois bien que tu ne l'oses pas !

MADAME DE THOMEREL.

Daniel !

DANIEL.

Est-ce qu'on se quitte ainsi, lorsqu'on s'est aimé de notre amour ? (*Motif de musique, à l'orchestre mélodie douce.*) Tiens, voilà le bouquet que tu m'as donné le jour où tu m'as donné ton cœur. — Il y a longtemps de cela et les pauvres fleurs sont fanées, mais il me semble toujours les voir telles que je les vis alors. (*Il l'attire vers lui et la fait assise doucement.*) Gronde-moi ; je suis un enfant, je pleure. Te souviens-tu de ce jour où nous sommes rentrés si tard de notre promenade à Meudon ? C'était un dimanche, tu étais bien fatiguée, t'en souviens-tu ? Tu t'es assise sur ce canapé (*il se laisse glisser à ses pieds¹ et se place à sa droite en s'agenouillant¹*), puis je t'ai joué cet air que tu aimais tant et sur lequel nous avions dansé le soir de notre première rencontre. Je te vois encore, vous aviez une robe²...

MADAME DE THOMEREL.

Bleue ?

DANIEL.

Non, blanche. (*Il va au piano et joue une mélodie.*) La reconnais-tu, cette chanson qui chante notre passé, et lui diras-tu, à elle aussi, que notre amour est fini et que tu vas partir ?

MADAME DE THOMEREL, se jetant dans ses bras.

Mon Daniel ! (*Long silence.*)

DANIEL.

Oh ! comme je t'aime !

MADAME DE THOMEREL, toujours dans ses bras.

Pauvre et cher grand amour ! (*Se levant et s'écartant un peu.*) Pardonne-moi, je mentais ! Que veux-tu ? Lorsque tu n'es plus là,

1. Daniel, Louise.

2. Louise, Daniel.

je redeviens mauvaise, tant il est vrai que tout ce que j'ai de bon me vient de toi. J'ai voulu prendre une grave résolution, j'ai voulu songer à l'avenir, comme si cela ne te regardait pas! Ma tête a jugé à propos de faire de la morale à mon cœur et de lui prouver qu'il n'était qu'un fou! Elle a été bien cruelle, va! J'étais folle. Pardonne-moi! (Elle se précipite de nouveau sur ses genoux, il l'entoure de ses bras.)

DANIEL.

Louise! (Nouveau silence.)

MADAME DE THOMEREL.

Ton avenir, mon luxe, ma vie! Est-ce bien moi qui ai prononcé ces grands mots? Nous nous aimerons tant, vois-tu, que Dieu nous viendra en aide, et si le monde me repousse, et si la misère vient. — (Elle s'arrête. Moment de silence. Puis se levant brusquement.) Oh! quels enfants nous sommes! Oubliez-moi, je le veux! Il vous faut de la tranquillité, du repos; votre mère sera là, près de vous, son affection vaut mieux que la mienne; moi, je pars demain, je quitte Paris¹.

DANIEL, se levant.

Demain?

MADAME DE THOMEREL.

Oh! ne m'ôte rien de ce courage dont j'ai tant besoin pour tous deux!

DANIEL, allant à elle.

Partir! — pourquoi?

MADAME DE THOMEREL.

Une sœur de ma mère, qui habite le Havre, m'offre l'hospitalité; je lui ai écrit que je l'acceptais.

DANIEL.

Vous lui avez écrit — déjà? et c'est une question d'argent qui vous fait partir?

MADAME DE THOMEREL.

Oui, Daniel, une question d'argent! J'avais demandé à cette parente les six mille francs dont j'ai besoin et qui nous sauvaient, elle me les a refusés.

1. Daniel, M^{me} de Thomerel.

DANIEL.

Ces six mille francs, c'est moi qui les dois et non pas vous : vous les aurez demain¹.

MADAME DE THOMEREL.

Je vous le défends, Daniel ! Où les trouverez-vous ? tourmenter vos jours ! emprunter, devoir... Je te le défends ! cette dette est sacrée pour moi, et moi seule je l'acquitterai.

DANIEL.

Louise, puisque cette somme peut vous sauver...

MADAME DE THOMEREL.

Ta dignité m'est plus précieuse que ton amour, tu m'oublieras. (Mouvement d'incrédulité de Daniel.) On oublie vite les absents ! Et plus tard, tu comprendras qu'il faut avoir de ce cœur pour en manquer pendant tout un jour. (Elle veut prendre son chapeau.)

DANIEL, l'arrêtant.

Tu ne partiras pas ainsi.

MADAME DE THOMEREL.

Je viendrai ce soir, si tu me promets de ne rien tenter. (Elle remet son ébale et son chapeau devant la glace qui est à gauche sur la cheminée, au second plan. — Motif de musique.)

DANIEL.

Non, non, mais tu viendras !

MADAME DE THOMEREL.

Je te le promets². Courage mon Daniel, courage !

DANIEL.

Tu vois, je suis calme, puisque je dois te revoir ! (Il lui baise les mains avec douleur.)

MADAME DE THOMEREL, sur le seuil de la porte à droite.

Adieu ! adieu !

DANIEL.

Tu viendras ? pas adieu, au revoir. (Madame de Thomerel sort par la droite.)

1. Louise, Daniel.

2. Daniel, Louise.

SCENE VI.

DANIEL, FLAMBIER.

DANIEL, tombant sur une chaise près de la porte à gauche.
Ah ! (La musique cesse.)

FLAMBIER, entrant par le premier plan à droite.
Voyons, Daniel, ne te laisse pas abattre.

DANIEL.
Si tu savais...

FLAMBIER.
Je sais tout.

DANIEL, se levant et traversant la scène ¹.
Il faut que je trouve cet argent, il le faut !

FLAMBIER.
De l'amour, tome deux !

DANIEL.
Ne l'accuse pas, Flambier ! elle m'aime ! Elle a tout fait pour rester avec moi.

FLAMBIER.
Et elle te quitte !

DANIEL.
Ai-je le droit de la forcer à partager ma misère ? Mais, si je trouve ces six mille francs, elle restera, n'est-ce pas ?

FLAMBIER.
Et après ?

DANIEL.
Après ? J'ai des relations, je travaillerai, je gagnerai du temps.

FLAMBIER.
Oui, mais ce n'est pas gagner de l'argent.

DANIEL.
Elle ne partira pas, je ne le veux pas ! Ces six mille francs, où les trouver ?

1. Flambier, Daniel.

FLAMBIER.

Il y a une heure encore, j'aurais pu te venir en aide, mais tiens ! voici la lettre que je reçois. Nous n'avons pas de chance, mon pauvre Daniel ! J'ai échoué comme un homme de mérite ; ces coups-là me sont réservés : il n'y a plus de commandes !

DANIEL, allant prendre son chapeau qu'il a posé sur la table à droite ¹.

Allons tenter les seules espérances qui me restent.

FLAMBIER.

Où vas-tu ?

DANIEL.

Chez M. Rancey, puis chez madame Ancelin, si le premier me refuse.

FLAMBIER.

Tu ne feras pas cela ?

DANIEL.

Et pourquoi ?

FLAMBIER.

Parce qu'ils te refuseront tous les deux.

DANIEL.

Ils m'ont vu naître.

FLAMBIER.

Ils te verraient mourir que ce serait la même chose !

DANIEL.

Non, c'est impossible !

FLAMBIER.

Impossible ? Daniel, hier je suis allé chez M. Rancey ! Daniel, hier je suis allé chez madame Ancelin !

DANIEL.

Tu y as été ?

FLAMBIER.

Crois-tu donc que je ne prévoyais pas depuis longtemps ce qui est arrivé aujourd'hui ? Je les ai suppliés, j'ai discuté comme un homme d'affaires ? Et les espérances que j'avais en partant, ces espérances-là ont été rejoindre ma commande !

1. Flambier, Daniel.

DANIEL, après un silence et jetant son chapeau sur le canapé à droite.
Et je leur ai demandé l'aumône, l'artiste a tendu la main !

FLAMBIER.

Daniel !

DANIEL, tombant assis sur le canapé.

C'est pour vous, Louise !

FLAMBIER.

Ton tour viendra, et alors...

DANIEL, se levant brusquement et passant à l'extrême gauche ¹.

Alors, ma vie sera finie, mon cœur vide et mort à jamais. Louise avait raison ; il faut qu'elle me quitte, elle doit s'effacer pour toujours de mon existence. L'amour m'est venu d'elle, je ne veux pas que la souffrance lui vienne de moi.

FLAMBIER.

Allons ! allons !

DANIEL.

Qu'ai-je tenté pour justifier son abnégation ? Je ne suis rien, je n'ai rien produit, je n'ai rien fait pour être heureux. Le bonheur ne se livre pas au premier venu, il doit se mériter. Que ceux qui ont la richesse aiment et soient aimés ; moi, je retourne à la solitude : je suis pauvre ! (S'accoudant sur le piano où se trouve l'adresse de madame de Charly.)

DANIEL, à mi-voix.

De l'argent ? (Prenant machinalement, le papier placé par Flambier et qui rappelle le rendez-vous.) Madame de Charly ? Elle ? Oh ! non, non !

FLAMBIER.

Remets-toi ! Maurice et de Vige vont venir te chercher pour aller chez madame de Charly. Je ne veux pas qu'ils te voient dans cet état !

DANIEL, remontant vers le fond.

Madame de Charly ? Flambier, je n'irai pas.

FLAMBIER.

Comment !

1. Daniel, Flambier.

DANIEL.

Je n'irai pas chez madame de Charly ce soir ! (il descend à droite ¹.)

FLAMBIER.

Tu l'as promis.

DANIEL.

Eh bien ! je leur dirai que je suis malade, que j'ai la fièvre, et je ne mentirai pas !

FLAMBIER.

Ils comptent sur toi.

DANIEL.

Je n'irai pas chez madame de Charly.

FLAMBIER.

Mais pourquoi ?

DANIEL.

Pourquoi ? pourquoi ? parce que je suis fou — (à lui-même) et que j'ai peur de ma folie !

SCÈNE VII.

FLAMBIER, DE VIGE, MAURICE, DANIEL.

(ils entrent par la droite, second plan.)

DE VIGE.

J'espère que nous sommes exacts !

MAURICE, à Daniel.

Trop exacts, car vous n'êtes pas encore prêt ?

DE VIGE.

En effet.

FLAMBIER.

Il n'a plus qu'à passer son habit e'...

DANIEL, l'interrompant et traversant à l'extrême gauche ².

Excusez-moi, Maurice, et vous aussi, de Vige, mais je me trouve dans l'impossibilité de vous accompagner ce soir chez madame de Charly.

1. Flambier, Daniel.

2. Daniel, Flambier, de Vige, Maurice.

DE VIGE.

Quel contre-temps !

MAURICE.

Une affaire que vous ne prévoyiez pas ce matin ?

DANIEL.

Qui, Maurice, et que je ne pouvais pas prévoir. *(Avec une exaltation fébrile.)* Allez, et vous serez les bienvenus tous deux ! *(Avec agitation sur le devant de la scène, pendant que Flambier cherche à congédier les deux solliciteurs.)* De l'argent ! — de l'argent ! — Mais Madeleine pourrait me sauver, et elle me sauverait, elle... mais quel prétexte trouver?... Oh non ! je n'irai pas... je n'irai pas... et cependant, ce soir, ce soir même, Louise... — *(Résolument.)* Flambier, donne-moi mon habit !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente l'intérieur du salon-boudoir de la comtesse Madeleine. Riche ameublement. Madeline et madame de Thomerel sont assises sur un canapé à gauche. M. de Charly est dans un fauteuil à droite, près de la cheminée, et lit un journal. La pendule marque quatre heures et demie.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE THOMEREL, MADELEINE,
M. DE CHARLY.

MADELEINE, à M. de Charly.

Qu'avez-vous fait à la Bourse aujourd'hui ?

MADAME DE THOMEREL, à Madeleine.

Vous vous en occupez ?

MADELEINE, souriant.

Pour flatter le comte !

M. DE CHARLY, lisant un journal.

On a baissé.

MADELEINE.

Il y a donc de bonnes nouvelles ?

M. DE CHARLY.

Méchante ! On haussera demain.

MADELEINE, à madame de Thomerel.

Vous m'accompagnerez aux Italiens, Louise ?

MADAME DE THOMEREL.

Non, j'ai la migraine.

MADELEINE.

C'est pour vous, comte, qu'elle dit cela ; entre femmes on ne croit pas à la migraine.

MADAME DE THOMEREL.

Melheureusement, je suis forcée d'y croire, moi, au moins toute la soirée ; et puis, je ne suis pas disposée.

MADELEINE.

Alors je vous répondrai comme la brune duchesse d'Évart, lorsqu'elle vous offre des gâteaux, presque aussi lourds que ses coiffures : cela se mange sans faim. Vous viendrez ?

M. DE CHARLY, se levant et allant à sa femme.

Je demande grâce pour Madame ; mais, si vous voulez accepter mon bras, Madeleine ?

MADELEINE.

Non, cher comte, je refuse : si je plaide contre les soirées passées au cercle, ce n'est pas pour vous entraîner au théâtre. Vous ne vous soignez pas, vous veillez trop. Voici deux ans que vous remettez à l'année suivante ce voyage d'Italie qui vous est ordonné ; votre santé s'altère et vous ne vous en souciez point ; je suis fort mécontente.

LE COMTE, à madame de Thomerel.

Vous le voyez, on me gronde ! (il baise la main de sa femme.)

MADELEINE, en se levant.

Oui, mais on vous pardonne, à condition que vous serez plus sage¹, et, voyez comme je suis bonne, je vous dispense de nous tenir compagnie. (Elle va se mirer à la glace de la cheminée à droite.)

M. DE CHARLY.

Vous me chassez ?

MADELEINE.

Pas encore, mais tout à l'heure. (Le comte va prendre son chapeau sur un fauteuil à l'extrême gauche.²)

MADAME DE THOMEREL, se levant.

Ah ! par exemple, Madeleine !

MADELEINE.

Il nous quitterait, autant le renvoyer ; et puis deux femmes qui ne se sont pas vues depuis une heure ont tant de choses à se dire !

M. DE CHARLY, redescendant en scène.

Rien ne m'effraie autant qu'un tête-à-tête féminin ; je m'en fais

1. Mme de Thomerel, le comte, Madeleine.

2. Le comte, Louise, Madeleine.

une idée inquiétante : si les murs avaient réellement des oreilles, nous saurions bien des choses.

MADELEINE.

Aussi ai-je fait tendre les miens.

MADAME DE THOMEREL.

Une idée inquiétante ? Non, comte, une idée fausse. De quoi parlez-vous au cercle ?

MADELEINE, s'asseyant à droite, près de la cheminée.

Ils ne parlent plus, depuis que les palefreniers ont permis aux gens du monde de fumer.

M. DE CHARLY.

De tout et de rien.

MADAME DE THOMEREL.

Et nous de même ; seulement rien est tout pour nous !

MADELEINE.

Oh ! ne lui donnez pas des armes contre nous, Louise !

M. DE CHARLY.

Je tirerai en l'air. (Il parle à sa femme en saluant Louise¹.) Mais, pardon, je me souviens que vous devez me chasser.

MADELEINE.

Vous faites bien de vous en souvenir, comte, car nous l'avions complètement oublié.

M. DE CHARLY.

Vous voulez couvrir ma retraite, merci ! (A Madeleine.) Devrai-je, en passant, vous promettre pour dimanche à madame la duchesse d'Evart ?

MADELEINE.

Oui et non.

M. DE CHARLY.

De ces deux mots-là je ferai un peut-être. (Il serre la main que lui tend Madeleine et s'incline devant madame de Thomerel.) Madame !

MADAME DE THOMEREL.

Au revoir, comte.

1. Mme de Thomerel, le comte, Madeleine.

M. DE CHARLY, se retournant sur le seuil de la porte.
Ne dites pas trop de mal de nous. (Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

MADAME DE THOMEREL, MADELEINE.

MADELEINE, assise à droite.

Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

MADAME DE THOMEREL, allant à Madeleine.

Tout ce que vous m'aviez conseillé.

MADELEINE.

Pauvre enfant ! j'ai beaucoup exigé de vous et de ce pauvre malheureux que je frappe ainsi sans le connaître, puisque son nom doit rester un mystère pour moi ; mais il fallait trancher dans le vif. Ah ! vous avez dû bien souffrir ! (se levant.) Chère Louise ! vous voilà toute pâlie ! Ne retenez pas vos larmes. Je comprends qu'on pleure à ces moments décisifs où la vie réclame une victime ! Le premier pas est celui qui coûte le plus, quand on le fait pour quitter ceux qu'on aime ! Maintenant que vous êtes libre, je m'empare de vous. (Elles descendent en scène.) Vous habiterez ici et nous irons ensemble dans le Berry, dès que le soleil nous le permettra. Dans trois ou quatre mois, il sentira toute la noblesse de votre conduite, dont il ne peut voir aujourd'hui que le côté déchirant, l'oubli viendra et avec lui le repos.

MADAME DE THOMEREL.

Et moi oublierai-je ? L'oubli, c'est la négation, et le bonheur ne se nie pas.

MADELEINE.

L'oubli, c'est le pardon que le monde vous refuserait, et que Dieu donne ! Pauvre enfant ! — S'il avait suffi d'une somme d'argent pour assurer votre bonheur, je vous l'aurais offerte, comme je l'aurais offerte à ma sœur ; car je n'oublie pas que nous avons été élevées ensemble. Mais il arrive un jour pour la femme où l'amour ne suffit plus, un âge où elle a besoin d'affections légitimes.

Ne croyez pas, Louise, que je veuille monter en chaire pour vous prêcher le mariage. La douleur a été l'expiation de votre amour.

MADAME DE THOMEREL.

Parlez, parlez ainsi, Madeleine, pour me rendre ce courage dont j'ai besoin !

MADELEINE.

La vie, pour nous autres femmes, est une lutte continuelle, souffrir est dans notre destinée. Ah ! je vous comprends bien, allez ! Ne plus le revoir ! Ne plus revoir celui auquel on avait donné tout son cœur et toute sa vie ! Ne plus revoir celui qui rendait le fardeau plus léger et la route facile ! Faire jouer à la raison le rôle de la mort ! Effacer avec ses larmes les plus belles années de sa vie ! Oh ! oui, je vous comprends. — Vous avez dû bien souffrir ! (Elle passe à gauche¹.)

MADAME DE THOMEREL.

Mon Dieu ! Madeleine, cette émotion, cet accent ?

MADELEINE.

La femme a toutes les aptitudes de la douleur. Je vous comprends, Louise, croyez-le. Mais ne croyez que cela.

MADAME DE THOMEREL.

Madeleine, vous ne réussirez pas à me tromper. Il y a là un secret douloureux que vous me cachez.

MADELEINE.

Non, Louise, il n'y a pas de secret, car je devine la nature de celui que vous supposez. Un secret de ce genre implique une complicité positive avec un sentiment qu'on admet, qu'on écoute, dans lequel on se complait à de certaines heures, dont on se repaît dans sa solitude. Louise, le jour où j'aurais un pareil secret, — j'y suis bien résolue, — la première personne à laquelle j'en ferais l'aveu, c'est M. de Charly !

MADAME DE THOMEREL.

Le comte ?

MADELEINE.

Oui, le comte. Allez, c'est une grande consolation pour une

1. Madeleine, Mme de Thomerel.

femme que de se sentir unie à une nature supérieure. La sérénité d'âme de M. de Charly, sa haute intelligence, que le monde reconnaît et proclame, m'ont inspiré pour mon mari des sentiments dont je suis fière et que ne je démentirai jamais, — jamais !

MADAME DE THOMEREL.

Je veux bien croire, Madeleine, à votre profession de foi conjugale, et je souhaite de grand cœur, ma pauvre amie, que M. de Charly suffise toujours à vos vœux ! (Mouvement de Madeleine.) Plus un mot ! Moi aussi, je comprends, et je suis heureuse de ne pas vous trouver aussi malade que je le craignais. Je m'attendais pour le moins à une grosse fluxion de poitrine ou à un anévrisme, et je trouve — des vapeurs ! On n'en meurt pas !

MADELEINE.

Chère folle ! c'est vous la plus éprouvée et c'est vous la plus gaie. Ah ! je m'acquitte bien de mon rôle de consolatrice ! (Elle se rassemble sur le canapé à gauche.) Écoutez, Louise, je veux vous marier et vous serez riche, heureuse, enviée, entendez-vous ? Voyons ! que pensez-vous du baron Hartmann ?

MADAME DE THOMEREL.

Est-ce que je le connais ?

MADELEINE.

Vous l'avez vu ici l'hiver dernier, un blond, d'assez bonne noblesse allemande. Vous savez, Hartmann ?

MADAME DE THOMEREL.

Je crois, en effet, me rappeler.

MADELEINE.

Vous avez dû le remarquer. Un brillant cavalier, jeune, riche, noble, — trinité qu'on ne dédaigne pas ! Ajoutez à cela un cœur charmant et des gants toujours frais, et vous aurez le modèle de l'époux philosophe rêvé par toutes les filles à marier.

MADAME DE THOMEREL.

Voilà un parti pour mademoiselle de Grésin, votre nièce.

MADELEINE.

Par malheur notre baron est amoureux !

1. Madeleine, Mme de Thomerel.

MADAME DE THOMEREL.

Comme un fou ?

MADELEINE.

Non, comme un Allemand, froidement, intérieurement.

MADAME DE THOMEREL.

Comment savez-vous, alors ?

MADELEINE.

Oh ! moi, c'est différent, il me dit tout et d'une façon si sérieuse, que je ne puis l'écouter sans éclater de rire.

MADAME DE THOMEREL.

Et quelle est la personne qu'il aime à ce point ?

MADELEINE.

Une femme charmante. Vous la connaissez.

MADAME DE THOMEREL.

Vraiment ?

MADELEINE.

C'est ma meilleure amie ; mais, du reste, si vous voulez la voir, regardez dans cette glace. (Elle la conduit en face de la glace à droite ¹.)

MADAME DE THOMEREL, se retournant.

Moi ?

MADELEINE.

Oui !

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron Hartmann !

MADELEINE, au domestique.

Qu'il entre. (Le baron entre par le fond à droite.)

SCÈNE III.

M^{me} DE THOMEREL, MADELEINE, LE BARON HARTMANN.

LE BARON, s'inclinant.

Madame la comtesse... (Madeleine lui présente Louise, il s'incline après un mouvement d'émotion très-marquée.)

1. M^{me} de Thomerel, Madeleine.

MADELEINE.

J'avais fini par croire que vous me gardiez rancune, baron.

LE BARON.

Moi ! madame la comtesse ? — et à quel propos ?

MADELEINE.

Je vous le demanderai ? Voici à peu près trois mois que vous nous avez privés de vos visites.

LE BARON.

Des affaires de famille fort embrouillées m'avaient chassé de Paris avec une précipitation dont elles ont le monopole, et de retour depuis hier seulement, ma seconde visite est pour vous, madame la comtesse.

MADELEINE, allant s'asseoir avec Louise sur le canapé à gauche.

La seconde ! (Elle invite le baron à s'asseoir.)

LE BARON.

La première revenait de droit à mon notaire, avec lequel je me bats demain.

MADAME DE THOMEREL.

Un duel ?

MADELEINE.

Vous lui paierez ses honoraires — au pistolet ?

LE BARON, il s'assied à droite.

Non, madame, à l'épée. Je dois bien cela à l'homme qui m'a fait passer tout un trimestre dans ma patrie.

MADELEINE.

Pour des affaires importantes sans doute et qui exigeaient votre présence.

LE BARON.

Paroles de notaire ! Mais j'ai le malheur de ne pas croire aux affaires importantes. Pourquoi me suis-je dérangé ? direz-vous. Parce que l'on voulait chasser l'un de mes intendants, qui, entré chez moi sans un sou, se vantait publiquement d'avoir amassé vingt mille livres de rente à mon service.

MADAME DE THOMEREL.

Avec trois mille francs d'appointements ?

LE BARON.

Précisément.

MADELEINE.

Et vous avez éclairci l'affaire ?

LE BARON.

Dès mon arrivée; il a fini par m'avouer qu'il me volait indignement.

MADAME DE THOMEREL.

Vous l'avez chassé ?

LE BARON.

Je l'ai augmenté.

MADELEINE.

Ah ! par exemple !

LE BARON.

Que voulez-vous ? Ce pauvre diable est père de famille ; en le chassant pour vol, je le déshonorais. Que peut-il détourner par an ? une trentaine de mille francs tout au plus. Cet argent lui permet de mener un certain train, d'envoyer son fils au meilleur collège et de satisfaire aux coquetteries de sa femme. Laissons les choses comme elles sont, me suis-je dit, et plus tard l'Allemagne me devra peut-être un honnête homme de plus, car le fils de mon intendant sera assez riche un jour pour vivre de mes rentes.

MADELEINE.

Quel original vous faites, baron !

MADAME DE THOMEREL, souriant.

En effet !

LE BARON.

C'est la seule compensation que je trouve dans les ennuis de la richesse. Je méprise l'argent et toutes ces fourmilières d'hommes qui s'agitent pour bourrer leurs poches. On me fait dépenser chaque année deux ou trois cents mille francs, et cent sous par jour me suffiraient. Si je suis heureux d'être riche, c'est pour tous les honnêtes gens qui m'entourent et que je fais vivre.

MADELEINE.

A commencer par vos intendants.

LE BARON.

Ils ont du moins le désir, et moi je ne l'ai plus; ils se tordent

l'imagination pour me présenter des comptes exacts qu'ils savent bien que je ne vérifierai pas. Ils croient à l'argent ; ils en font le but de leur vie et chaque écu qu'ils dérobent les rend plus heureux que chaque cent francs qu'ils gagnent. Le jour où je n'éprouverai plus de plaisir à me savoir volé, ce jour-là, je me brûlerai la cervelle. Bien des gens se figurent qu'il n'y a rien de plus aisé que de dépenser son revenu, quelque considérable qu'il soit : mais, si je n'avais pas des serviteurs chargés de famille, je serais fort embarrassé de mon argent dans cette ville sans le sou dont vous avez fait la capitale du monde civilisé.

MADAME DE THOMEREL.

Vous dites cela à des Parisiennes ?

LE BARON.

Quand vous avez six chevaux dans votre écurie, vingt laquais, trois hôtels, des loges à tous les théâtres, une table ouverte, et qu'il vous reste encore le double de ce que vous dépensez, que faire, je vous le demande ? — Placer ? — Mais les revenus, en s'accumulant, rendront ma situation plus critique ! J'enrichis tous les pauvres que je rencontre — pour les punir. Je joue comme un Russe, et pour perdre, je triche comme un Grec. En vérité, je ne sais plus ce que je vais inventer. Il est des moyens sûrs de se ruiner, je les connais et ne veux pas m'en servir (se levant,) car voilà ma devise : riche, mais honnête !

MADELEINE, se levant ainsi que Louise.

Vous n'êtes donc pas aimé ?

LE BARON.

Aimé ? Ah ! voilà un joli mot, madame la comtesse ! mais, selon moi, tous les hommes sont égaux devant l'amour, et c'est la seule chose que je ne veuille pas acheter.

MADELEINE.

Fort bien, mais vous êtes amoureux, sans doute.

LE BARON.

Oui, madame la comtesse, amoureux fou. Et cet amour insensé, sans espoir aucun, est le charme de ma vie. Mes millions ne peuvent rien pour lui, et je suis tout fier, moi, l'homme riche, d'aimer comme le pauvre que j'éclaboussé du haut de ma voiture.

MADELEINE, remontant vers la cheminée à droite¹.

Vous êtes un maniaque, baron.

LE BARON, souriant.

Peut-être! — A mon retour, j'ai trouvé la cabane que je faisais bâtir prête à me recevoir.

MADELEINE.

Une cabane! Dites un palais, et le plus beau des Champs-Élysées! Je vous l'ai montré en allant au bois la semaine dernière; vous vous souvenez, Louise?

MADAME DE THOMEREL.

Monsieur le baron veut nous éblouir. Pour posséder une cabane comme celle-là, il faudrait un bûcheron roi de France!

LE BARON.

Vraiment? Eh bien! puisque ce palais vous paraît présentable, vous ne refuserez pas d'y faire les honneurs mercredi prochain?

MADELEINE, redescendant à l'extrême droite.

Vous l'inaugurez mercredi?

LE BARON.

Par une soirée d'intimes, et sans façon. Les invitations seront faites par vous, et je ne m'y présenterai que si vous m'en envoyez une.

MADELEINE.

J'accepte; mais à une condition, c'est que madame de Thomerel voudra bien m'aider dans cette tâche difficile?

LE BARON.

Je n'osais en prier Madame.

MADAME DE THOMEREL.

Je suis vraiment confuse de vous refuser.

LE BARON.

Ah! Vous refusez à madame la comtesse?

MADAME DE THOMEREL.

Je ne serai plus à Paris, probablement. Vous le savez, Made-

1. Mme de Thomerel, le baron, Madeleine.

leine, j'ai promis à ma tante d'être près d'elle avant la fin de la semaine.

MADÉLEINE.

C'est une mauvaise raison pour le baron, il fera transporter son hôtel au Havre.

LE BARON.

Où, ce qui serait plus simple, vous pourriez reculer ce bal jus qu'au retour de Madame.

MADAME DE THOMEREL.

Merci mille fois de votre gracieuseté, mais je suis forcée de quitter Paris pour longtemps.

LE BARON.

Pour longtemps?

MADAME DE THOMEREL.

Pour toujours, sans doute.

LE DOMESTIQUE.

La voiture est aux ordres de Madame. (il sort.)

LE BARON.

Vous ne souffrirez pas cela, madame la comtesse?

MADÉLEINE.

J'ai fait tout au monde pour la retenir.

MADAME DE THOMEREL.

Et il m'a fallu des motifs bien graves pour résister aux prières de ma chère Madeleine.

LE BARON.

Je m'incline devant eux, madame.

MADAME DE THOMEREL, allant à Madeleine¹.

A demain, Madeleine, je vous renvoie votre voiture.

MADÉLEINE.

Vous pouvez la garder, je ne sortirai pas ce soir. (Bas à Louise. Vous avez rompu définitivement, n'est-ce pas?)

MADAME DE THOMEREL, en s'éloignant, accompagnée par Madeleine. Définitivement.

1. Le baron, M^{me} de Thomerel, Madeleine.

MADELEINE.

Alors, vous resterez ?

MADAME DE THOMEREL.

Nous en reparlerons. (Faisant une révérence au baron. — Haut.) Monsieur le baron...

LE BARON.

Dois-je vous dire adieu, madame ?

MADAME DE THOMEREL.

Au revoir, monsieur. (Le baron traverse la scène à l'extrême droite.)

MADELEINE.

A demain, Louise. (Madame de Thomerel sort par le fond.)

SCÈNE IV.

MADELEINE, LE BARON HARTMANN.

LE BARON.

Vous savez, madame la comtesse, que je ne crois pas aux affaires importantes. Celles qui m'ont éloigné de Paris n'étaient que des prétextes. J'ai voyagé pour me distraire, pour oublier, et je suis revenu plus amoureux que jamais !

MADELEINE.

Vous avez bien compris la valeur de votre amour en le qualifiant d'insensé.

LE BARON.

Je veux être franc avec vous, madame. La façon dont vous avez accueilli un pauvre baron allemand fort dépaycé dans votre monde parisien, la bonté que vous lui avez témoignée, m'autorisent à une franchise qui sera sans bornes, je vous en préviens.

MADELEINE.

Vous m'effrayez !

LE BARON.

Depuis le jour où j'ai vu pour la première fois, chez vous, votre amie, madame de Thomerel...

MADELEINE.

Cela commence comme un feuilleton.

LE BARON.

Et pourra finir comme un drame, si vous ne me venez pas en aide. Depuis ce jour j'aime madame de Thomerel de toutes les forces de mon âme, et je sens que sans elle la vie est impossible pour moi.

MADELEINE.

Que m'apprenez-vous là ?

LE BARON.

La vérité, madame. Bien des fois j'aurais pu avouer à madame de Thomerel l'amour qu'elle m'avait inspiré ; mais j'ai toujours craint ce que vos compatriotes ne craignent jamais : — le ridicule. J'aurais rougi, j'aurais balbutié, et j'ai préféré me taire. Il faut une certaine habitude que je n'ai pas, pour être passionné sans passer pour un fou, et sincère sans paraître exagéré.

MADELEINE.

Voulez-vous donc que je parle pour vous ?

LE BARON.

Non, mais je viens vous supplier d'amener madame de Thomerel à ce bal que je donne en son honneur.

MADELEINE.

En son honneur ? Vous n'êtes pas gracieux, baron !

LE BARON.

Pardonnez-moi, madame, si...

MADELEINE.

Je plains. Mais ce que vous me demandez là est difficile ; vous avez vu comme elle m'a accueillie, il n'y a qu'un instant.

LE BARON.

Ce départ est sérieux ?

MADELEINE, avec finesse.

Vous en doutez encore ?

LE BARON.

Vous la retiendrez !

MADELEINE.

C'est une petite nature très-volontaire ! capricieuse et entêtée

comme une jolie femme, et avouez, baron, que vous n'avez pas fait grand'chose pour la retenir.

LE BARON.

Le pouvais-je ?

MADELEINE, s'écartant à gauche.

Non sans doute; mais, d'un autre côté, elle ne peut compatir à un amour qu'elle ignore.

LE BARON.

D'autant plus qu'elle n'y compatirait sans doute pas, si elle le connaissait.

MADELEINE.

Qu'en savez-vous ?

LE BARON, s'approchant vivement de la comtesse.

Sauriez-vous le contraire ?

MADELEINE.

Je ne dis pas cela !

LE BARON.

Oh ! je vous en supplie, madame la comtesse, ayez pitié de moi ! Je suis un pauvre fou, sans imagination, sans volonté. Que dois je faire pour empêcher ce départ, pour la retenir ?

MADELEINE.

Je ne sais.

LE BARON.

Si elle part, je me tue.

MADELEINE.

Bien ! bien ! je cède la parole à votre pistolet.

LE BARON.

Parlez, parlez, madame, je vous obéirai ?

MADELEINE.

Savez-vous, baron, que vous n'êtes qu'un enfant ! Et quel conseil puis-je vous donner ? Je ne suis pas dans votre cœur, moi ! Dites-lui de chasser votre timidité et d'affronter l'ennemi en face. Les femmes ne confondent jamais l'amour sincère qui balbutie avec l'amour joué qui est beau parleur. Louise vient demain, et la seule chose que je puisse faire pour vous, c'est de vous dire qu'elle sera ici à deux heures.

LE BARON.

Ah! madame la comtesse, je vous dois mon premier espoir.

MADELEINE.

Voyons, grand timide, que lui direz-vous?

LE BARON.

Que ma fortune...

MADELEINE, avec ironie.

Joli début!

LE BARON

Vous avez raison : que mon nom.

MADELEINE.

A la bonne heure! Mais décidément je me méfie de votre timidité, et puisque vous m'y autorisez, je lui dirai, moi, ce que vous n'oseriez pas lui dire.

LE BARON.

Ah! que vous êtes bonne!

MADELEINE.

Parce que je prends votre amour au sérieux.

LE BARON.

Il est sérieux, je vous le jure!

MADELEINE.

Si je ne le croyais pas, baron, je ne vous aurais pas écouté.

LE BARON.

Vous l'amènerez?

MADELEINE.

Peut-être! Mais si mon moyen ne réussit pas?

LE BARON.

Je reviendrai au mien.

MADELEINE.

Vous pourrez vous tuer alors en en aimant une autre

SCÈNE V.

MADELEINE, MAURICE, DE VIGE,
DANIEL, LE BARON.

LE DOMESTIQUE.

M. le vicomte de Vige, M. Maurice Dubley, M. Daniel Lambert.
(Ils entrent¹. Le baron se retire près de la cheminée à droite.)

DE VIGE, saluant.

Madame la comtesse, nous vous amenons ce grand sauvage, qui s'acharne à vouloir vivre au milieu de ses mélodies, comme un sultan dans son sérail.

MADELEINE.

Monsieur Lambert, j'ai souvent fait part à ces messieurs des regrets de M. de Charly et des miens de ne plus vous voir ici. Mais je dois remercier leur amitié, qui a eu plus de pouvoir sur vous que nos invitations.

MAURICE.

Il nous a suffi de les lui rappeler, madame.

DANIEL.

Vous n'avez pu croire à de l'indifférence, madame la comtesse, je sais trop ce que je vous dois.

MADELEINE.

Un artiste comme vous, monsieur, n'est jamais l'obligé de personne.

DANIEL.

Madame...

MAURICE, allant au baron et l'apercevant.

Ah!... Depuis quand de retour, baron?

LE BARON.

Depuis hier seulement.

DE VIGE, allant à la gauche du baron.

Toujours voyageur infatigable!

1. Madeleine, Maurice, de Vige, Daniel, le baron.

MAURICE¹.

Madame la comtesse, je vous dénonce le baron comme un magicien ! son hôtel des Champs-Élysées est féerique !

LE BARON.

Quelle plaisanterie !

MADELEINE, passant à Maurice².

Vous savez que le baron nous y invite pour mercredi prochain ?

MAURICE, à Hartmann.

Vous ne pouviez choisir un meilleur patronage.

DE VIGE.

Il fallait une fee pour ce conte des mille et une nuits.

LE BARON, allant à la comtesse³.

Eh bien ! messieurs, je l'ai trouvé ! Madame la comtesse, j'aurai l'honneur de vous présenter mes hommages demain.

MADELEINE.

A demain, monsieur le baron.

LE BARON, à Maurice et à de Vige.

Messieurs, à mercredi. (Il sort par le fond en s'inclinant.)

SCÈNE VI.

DANIEL, MADELEINE, MAURICE, DE VIGE.

MADELEINE, en invitant à s'asseoir.

Quand partez-vous, M. de Vige ?

DE VIGE, s'asseyant à l'extrême droite près de la cheminée.

Moi, madame la comtesse ?

MADELEINE, s'asseyant à droite.

Oui, n'êtes-vous pas chargé d'une mission diplomatique ?

MAURICE, s'asseyant de l'autre côté de la cheminée.

Ah ! vicomte, c'est un mauvais tour que vous m'avez joué là.

1. Madeleine, Daniel, Maurice, le baron, de Vige.

2. Daniel, Madeleine, Maurice, le baron, de Vige.

3. Daniel, Madeleine, le baron, Maurice, de Vige.

DE VIGE.

Pardonnez-moi, madame la comtesse ; mais je ne sais pas bien ce dont vous voulez me parler.

MADELEINE, assise.

C'est ma nièce qui m'a raconté cela.

DE VIGE.

Mademoiselle de Grésin ?

MAURICE.

M. de Vige s'était nommé ambassadeur.

DE VIGE.

Non, madame la comtesse, je ne suis rien encore. J'avais en effet fait part à mademoiselle de Grésin de mon désir d'obtenir une mission, et dans sa bonté grande, je vois qu'elle me l'avait accordée.

MAURICE.

Elle vous envoyait promener.

DANIEL, se rapprochant de la comtesse.

Permettez-moi, madame la comtesse, de venir au secours de M. de Vige.

MADELEINE.

Franchement, je crois qu'il en a besoin !

DANIEL.

M. de Vige s'est souvenu de l'amabilité avec laquelle vous avez toujours accueilli les demandes que je vous ai faites pour mes amis. M. de Vige est le mien, et il m'avait prié d'en solliciter une nouvelle preuve.

MADELEINE.

Je l'en remercie.

DANIEL.

M. de Vige a appris qu'une place de secrétaire d'ambassade était libre, et, connaissant la déférence du ministre pour vous, madame, il voulait vous prier de le recommander à Son Excellence.

DE VIGE, se levant pour saluer

Je n'aurais jamais osé vous faire cette demande moi-même, madame, et notre ami commun a bien voulu s'en charger.

MADELEINE.

Vous avez eu tort, monsieur; dès demain je verrai le ministre, et tout ce que je pourrai faire pour vous, soyez sûr que je le ferai.
— Avez-vous des concurrents ?

DE VIGE, se rasseyant.

Je n'en connais qu'un, dont l'intelligence et la capacité m'effraient.

MAURICE.

Vous êtes peureux, vicomte.

MADELEINE.

C'est fâcheux.

DANIEL.

D'autant plus fâcheux, madame, que je viens solliciter votre protection pour lui aussi.

MADELEINE.

Sérieusement ?

MAURICE.

Sérieusement, madame.

DANIEL.

Le concurrent de M. de Vige est un de mes bons camarades, et je comprendrai d'autant mieux l'indécision du ministre, que je serais moi-même fort embarrassé pour choisir entre eux deux.

MADELEINE.

Et quel est-il ?

MAURICE, se levant.

Moi, madame.

MADELEINE, se levant avec surprise.

Vous, monsieur ? Mais je ne pourrai vous faire nommer ensemble !

DE VIGE.

Nous le savons, madame, et nous sommes résignés d'avance.

DANIEL.

Faites un miracle, madame la comtesse.

MAURICE.

Nous ne pouvons être également partagés, mais notre reconnaissance sera la même.

MADELEINE, traversant à l'extrême gauche ¹.

Je tâcherai d'arranger les choses à votre satisfaction commune.
(A Daniel.) Et à la vôtre aussi, monsieur.

DANIEL.

Ce n'est pas en vain qu'on vient à vous, madame; mon nom est bien peu de chose, mais, j'en suis sûr, M. le ministre se souvient encore de mon père, qui a servi pendant trente ans sous ses ordres.

MADELEINE.

Ah! — vous ne demanderez donc jamais rien pour vous, monsieur?

DANIEL.

Jamais, madame, par égoïsme.

MADELEINE.

Cette fois je ferai des mécontents, c'est de votre faute; mais ce que je puis promettre (à de Vige et à Maurice) c'est une réponse pour mercredi chez le baron, où j'espère vous rencontrer. (Daniel se retire vers le fond à droite.)

MAURICE.

Nous n'y manquerons pas, madame.

MADELEINE.

Comptez sur moi, messieurs.

DE VIGE.

Notre avenir ne peut être mieux placé qu'entre vos blanches mains. (Ils sortent par le fond après avoir salué respectueusement la comtesse.)

SCÈNE VII.

MADELEINE, DANIEL.

MADELEINE, redescendant vivement.

Daniel, je comprends maintenant que vous soyez venu : c'était pour eux. (Elle s'assied sur le canapé à gauche et prend une broderie.)

DANIEL.

Oui, Madeleine. (Madeleine lui fait signe de s'asseoir près d'elle, il obéit.)

1. Madeleine, Daniel, Maurice, de Vige.

MADELEINE.

Vous n'avez pas douté de la sincérité de mon dévouement. Vos amis seront nommés, je vous le promets. (Long silence.) Qu'avez-vous ?

DANIEL, après une courte hésitation et prenant la main de Madeleine.

J'ai menti tout à l'heure en disant que j'étais venu pour eux seuls.

MADELEINE.

Comment ?

DANIEL.

Oui. — Madeleine, vous avez toujours été bonne et dévouée pour moi ; j'étais venu à vous parce que j'étais faible et isolé ; j'étais venu à vous parce que vous chantiez mes refrains inconnus, comme je les entendais chanter la nuit dans mes rêves ; aujourd'hui je viens à vous parce que je souffre.

MADELEINE.

Daniel !

DANIEL.

Écoutez-moi, Madeleine ; nous parlions un jour de l'amitié comparée à l'amour, et je vous disais : — Il est certains services qu'un homme peut demander à un ami, mais qu'il ne demandera jamais à sa maîtresse. Alors vous me posâtes cette question : Mais si, moi, par exemple, moi qui n'ai pas été et qui ne serai jamais votre maîtresse, si je vous donnais mon amitié, une amitié sûre et vraie, hésiteriez-vous à vous adresser à moi dans les circonstances dont vous voulez parler ? Je ne répondis point. — Eh bien ! Madeleine, aujourd'hui c'est à cette amitié vraie, comme vous disiez alors, que je viens faire appel ; car le service que j'ai à vous demander est un de ceux qu'on ne peut réclamer que d'un ami : — c'est un service d'argent !

MADELEINE, avec effusion et rejetant sa broderie.

Ah ! merci, Daniel ! — Mais à l'émotion qui vous domine, à votre trouble, ami, je devine que des circonstances graves ; terribles peut-être, vous ont amené vers moi. Puis-je sans indiscretion vous demander une confiance entière et...

DANIEL, dans un trouble extrême.

Madeleine...

MADELEINE.

Ne pouvez-vous pas tout me dire ? Un grand malheur vous menace ?

DANIEL.

Oui !

MADELEINE.

Est-ce que votre mère ?

DANIEL, vivement.

Oui, Madeleine... Ma mère !

MADELEINE, avec émotion.

Ah !

DANIEL, très-géné.

Ma mère est à Neuilly depuis huit jours... et gravement malade... Les sacrifices... — (se levant avec désespoir et honte.) Ah ! Madeleine, allez, il faut que je sois bien désespéré pour m'adresser à vous !

MADELEINE, se levant.

Ah ! ne me dites pas cela, et laissez-moi plutôt vous remercier de m'avoir assez estimée pour me demander un service qui nous honore tous deux.

DANIEL, à part avec honte.

Oh ! Dieu !

MADELEINE.

Cette somme qui vous est nécessaire... (M. de Charly paraît au fond.) Ah ! tenez, voici justement le comte. (M. de Charly et Daniel se saluent.)

SCÈNE VIII.

MADELEINE, M. DE CHARLY, DANIEL.

M. DE CHARLY.

Je craignais que vous ne fussiez rentrée dans vos appartements. Ah ! bonjour, Daniel ! (Le comte va se chauffer à la cheminée à droite.)

MADELEINE.

Le baron Hartmann est de retour. Il compte venir vous enfumer demain. Il m'a priée de faire les honneurs de son hôtel, qu'il inaugure mercredi ; je vous y invite, comte.

M. DE CHARLY.

Vous êtes mille fois aimable.

MADELEINE.

M. Lambert est venu me recommander deux de ses amis, pour la place de secrétaire d'ambassade vacante. (A Daniel.) Monsieur votre père est resté longtemps au ministère ?

DANIEL, se rapprochant de la comtesse¹.

Trente ans, madame.

MADELEINE.

M. le ministre sera très-sensible à la recommandation du fils. (Allant au comte².) Vous nous avez surpris au beau milieu d'une conversation musicale des plus savantes. Vous savez, quand je suis dans ces chiffons-là !

M. DE CHARLY.

Continuez, je vous en prie.

MADELEINE.

Non, mais je suis charmée, comte, que vous ayez eu la gracieuse idée de me serrer la main.

M. DE CHARLY, s'approchant de Madeleine et lui baisant la main.

De l'embrasser, madame.

MADELEINE.

J'ai une promesse à vous rappeler.

M. DE CHARLY.

Laquelle ?

MADELEINE.

M. Lambert me parlait d'un nouveau perfectionnement d'Erard, et vous me devez un piano.

M. DE CHARLY.

En effet.

MADELEINE, à Daniel.

Combien m'avez-vous dit que coûterait ce nouveau modèle ?

DANIEL, ému.

Six mille francs, madame.

1. Madeleine, Daniel, le comte à la cheminée.

2. Daniel, Madeleine, le comte.

MADELEINE.

Ah !... Oui... Six mille francs... (Allant à Daniel.) Seriez-vous assez aimable pour me le choisir ?

M. DE CHARLY.

Vous abusez, Madeleine.

DANIEL.

Je suis à vos ordres, madame.

MADELEINE.

C'est entendu, alors.

M. DE CHARLY.

Je vous enverrai demain les six mille francs.

MADELEINE.

Non ! non ! Pas demain ! Tout de suite ! Donner vite, c'est donner deux fois.

M. DE CHARLY.

Il va être fait selon votre caprice. (Il sonne à la cheminée à droite ; un domestique paraît au fond.) Descendez à la caisse, et demandez à M. Bourgeois six mille francs en billets, vous me les apporterez de suite. (Le domestique s'incline et sort par le fond¹).

MADELEINE, à Daniel.

Vous ne pouvez plus vous dispenser de nous faire entendre vos compositions.

DANIEL.

Si vous consentez à les exécuter.

MADELEINE.

De tout cœur.

M. DE CHARLY.

Et je me charge de les applaudir.

MADELEINE, à part.

Ce piano-là va faire bien des heureux ! (Le domestique rentre et remet les billets à M. de Charly qui les donne lui-même à Daniel.)

M. DE CHARLY, retournant à la cheminée après avoir serré la main de sa femme. — A Madeleine.

Vous voilà contente ?

1. Daniel, le comte, Madeleine.

MADELEINE, regardant Daniel.

Oh oui !

DANIEL, à part.

Cet argent me brûle les mains ! (Haut.) — Madame la comtesse..

M. DE CHARLY, accouru à la cheminée.

Maintenant, Daniel, j'espère que nous vous reverrons.

DANIEL.

Monsieur le comte... (il salue et sort très-rapidement par le fond.)

SCÈNE IX.

MADELEINE, M. DE CHARLY.

MADELEINE, suivant du regard et allant se placer sur le canapé à gauche.

Après un silence¹.

Vous qui allez dans le monde des artistes, comte, y parle-t-on de M. Daniel Lambert ? (Elle reprend sa broderie.)

M. DE CHARLY, toujours à la cheminée et se chauffant.

Comme d'un ours — de beaucoup de talent.

MADELEINE, travaillant.

Il n'y va pas ?

M. DE CHARLY.

Jamais.

MADELEINE.

Quelque grand amour, comme tous les amours d'artistes, qui le retient au logis.

M. DE CHARLY.

On ne lui connaît aucune liaison.

MADELEINE.

Ah ! — Quelle heure est-il, comte ?

M. DE CHARLY, s'approchant lentement de sa femme.

Quatre heures et demie. — Il y avait longtemps que vous n'aviez vu Daniel ?

1. Madeleine, le comte.

MADELEINE.

Oui, mais pourquoi cette question ?

M. DE CHARLY.

Ce n'en est pas une. Je vous quitte. (Il lui serre la main en l'examinant avec tendresse.)

MADELEINE.

A tantôt, comte. Vous ne dînez pas à votre vilain cercle ?

M. DE CHARLY.

Non. A tantôt, Madeleine. (Il embrasse sa femme au front et sort par la porte latérale de gauche.)

SCÈNE X.

MADELEINE, seule. Elle reste pensive quelques instants, puis se lève violemment, traverse le théâtre et va sonner à la cheminée. Puis JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, entrant.

Que veut Madame ?

MADELEINE.

Mon châle, mon chapeau. (Joséphine sort par la porte latérale de droite. — Madeleine marchant avec agitation.) Sa mère ? Pauvre Daniel ! Ah ! Je veux la voir moi-même... Je veux savoir. (Joséphine rentre.) Allez me chercher une voiture de place. Faites-la stationner au bout de la rue. Allez, allez ! (Joséphine sort vivement par le fond. — Madeleine se rajustant.) A Neuilly. (Elle sort par le fond.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. — A droite, une table sur laquelle est posée une lampe allumée. — Au lever du rideau, Flamnier est devant la table et écrit.
— Un canapé au fond, à gauche, devant la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

FLAMNIER, seul, assis à droite.

J'ai fini. (il pose sa plume.) Ah ! mes doigts sont tout engourdis ! (il se lève) Mettons-lui cela sur le piano. (il prend divers papiers et la lampe qu'il pose sur une table près du piano.) Tiens, il l'a laissé ouvert. (il laisse courir ses doigts sur les touches) Ah ! jeunes amoureux qui effeuillez les marguerites, écoutez bien ce qu'elles prédisent : le premier jour, on s'aperçoit, on se sourit de loin, la première feuille se détache et dit : — Un peu ! Le lendemain, on se rapproche, les mains se cherchent, les regards se rencontrent et promettent. La seconde feuille se détache et dit : — Beaucoup ! Le cœur a tenu ! plus de contrainte, plus d'obstacles ! Ils s'en vont tous deux à travers champs pour fêter juin, le mois des fleurs, et leurs lèvres chantent avec toutes les harmonies de la nature, chantent doucement l'amour, — cette chanson en quatre-vingt-dix-neuf baisers ! La troisième feuille se détache et dit : — Passionnément ! Juin n'est plus, Madame demande un cachemire pour aller dans les champs le matin, l'air a fraîchi. Le jeune homme cherche dans sa bourse, elle est vide. La femme détourne son regard, retire sa main, ferme ses lèvres. La quatrième feuille se détache et dit : — Pas du tout ! (il cesse de jouer.) Voilà l'amour ! (il ferme le piano.) Mon cher Daniel, nous en sommes à la quatrième feuille !

SCÈNE II.

FLAMBIER, MADAME DE THOMEREL.

FLAMBIER.

Ah !... bien.

MADAME DE THOMEREL.

Daniel est là ?

FLAMBIER.

Il va rentrer.

MADAME DE THOMEREL.

Je l'attendrai. (Moment de silence. Elle pose son châle et son chapeau sur la chaise à droite près la porte d'entrée.)

FLAMBIER.

Voulez-vous que je ferme la fenêtre ?

MADAME DE THOMEREL.

Volontiers.

FLAMBIER, allant à la fenêtre du fond.

Le ciel se couvre de nuages. Il y aura de l'orage ce soir. (il ferme.)

MADAME DE THOMEREL, tristement.

Oui. (relevant la tête après quelques instants.) Je ne vous dérange pas, Flambier ? N'étiez-vous pas en train de travailler lorsque je suis entrée ?

FLAMBIER.

Non, j'avais fini de copier la musique que Daniel m'a laissée.

MADAME DE THOMEREL.

Ah ! Vous l'aimez bien, vous !

FLAMBIER, descendant en scène.

Je copie assez vite.

MADAME DE THOMEREL, descendant.

Tenez, Flambier, il faut que je vous parle avec franchise. Je remercie Dieu maintenant de m'avoir fait vous rencontrer et je veux mettre à profit les quelques instants que nous allons rester seuls. Flambier, vous pouvez me rendre un grand service.

FLAMBIER.

Moi ?

MADAME DE THOMEREL.

Vous n'avez jamais quitté Daniel, et ce n'est pas son ami qu'il doit vous nommer, c'est son frère. Eh bien ! il faut faire plus encore. Il faut, et je vous le demanderais à genoux, il faut que vous me promettiez de vous attacher à Daniel plus fortement, plus entièrement que vous ne l'avez fait jusqu'à ce jour. Vous voyez, je vous demande l'impossible ! Vous veillerez sur lui n'est-ce pas ? Vous le soutiendrez par vos paroles, vous le fortifierez par votre exemple ! En un mot, vous l'aimerez doublement, d'abord pour vous, et puis pour une personne qui bientôt n'en aura plus le droit.

FLAMBIER.

Je ne vous comprends pas.

MADAME DE THOMEREL.

Oh ! vous allez me comprendre. Il est des femmes fatales qui traitent après leur amour les douleurs et les larmes, et je suis de ces femmes-là ! Pouvais-je prévoir que la pauvreté me chasserait un jour ? Jo me sens attirée vers toutes les choses belles et bonnes, et une fois qu'elles sont à moi, ces bontés et ces beautés, je les brise comme un enfant colère ! Le bonheur que j'apporte est funeste, les joies quo je sème fleurissent en douleurs ! C'est une cruelle mission, je vous le dis, que Dieu m'a donnée là, de torturer qui m'aime, de marquer l'épaule sur laquelle je m'appuie ! Flamblie, dans une heure, j'aurai quitté Daniel pour toujours.

FLAMBIER.

Je le savais.

MADAME DE THOMEREL.

Vous le saviez ! Et vous m'avez accusée ? Oh ! non, vous m'avez plainte, n'est-ce pas ?

FLAMBIER.

Je n'ai le droit ni de vous plaindre ni de vous accuser. J'ai pu voir par la porte entr'ouverte la chambre de douleurs où vous l'avez conduit ; mais moi, qui ne suis rien qu'un ami, une main qu'on serre, j'ai dû rester sur le seuil. Quand vous serez parti, j'y entrerai pour que Daniel ne reste pas seul.

MADAME DE THOMEREL.

Mais, puisque vous saviez mon départ, vous devez en savoir aussi les causes?

FLAMBIER.

Je crois que Daniel me les a dites. Vous le quittez parce que — parce qu'il est pauvre. Ai-je bien retenu?

MADAME DE THOMEREL.

Comme vous me dites cela ! Mais vous ne comprenez donc pas ?

FLAMBIER.

Je comprends que Daniel a jeté toute la fortune de son cœur sur le tapis vert de l'amour, — un châte de femme, — et qu'il est ruiné. Comme tous les joueurs malheureux dont les rêves sont évanouis, il se frappe le front contre la réalité, — un mur solide qui ne bouge pas. Daniel se brisera le crâne, voilà tout.

MADAME DE THOMEREL.

Se tuer !

FLAMBIER.

Non, je suis là ! Mais vous ne connaissez pas Daniel. C'est un rêveur, un garçon qui a le cœur sur la main, et qui tient toujours sa main ouverte. Les artistes l'envient, il a plus de talent que la plupart d'entre eux ; les gens du monde ne sympathisent pas avec lui, il a trop d'esprit et pas assez de voiture ; l'esprit et le talent font beaucoup d'ennemis, avant de donner des admirateurs. Les gens superstitieux disent qu'il faut prendre garde de renverser le sel sur la nappe, Daniel en renverse continuellement, les imbéciles s'en vengent. — Il ne voit, il ne songe qu'à l'amour, et vous le quittez !

MADAME DE THOMEREL, s'asseyant à droite.

Il le faut !

FLAMBIER.

Oui, il ne sait pas, lui, que les femmes sont ainsi faites, qu'après avoir piétiné pendant quelques années sur la jeunesse d'un brave et loyal garçon qui a eu la sottise de croire en elles, elles s'en vont en chantonant, elles quittent cette affection profonde, comme une chambre dont les tentures sont fanées : Aujourd'hui qu'on a

tout matérialisé, il faut prendre le temps comme il vient, et la femme quand elle vient.

MADAME DE THOMEREL.

Triste maxime!

FLAMBIER.

En consacrant sa vie à l'amour, on devient un être inutile, un parasite. D'abord la chose est admise. Il faut que jeunesse se passe, dit la vieillesse indulgente. Et elle se passe, en effet, dans le milieu inoccupé qu'on a choisi. On fait d'un sourire une question de vie ou de mort. On use ses journées à se répéter : Je t'aime, je t'aime! Et lorsqu'on croit avoir aimé une femme, on s'aperçoit qu'on n'a été amoureux que d'un refrain. Le monde est compté pour peu, et l'on en rit. L'herbe des premiers sentiers est si douce, qu'on y court presque pieds nus. Mais le premier remords vient avec la première ride : on veut fuir, on est acculé, on veut revenir sur ses pas, la trace en est effacée. Toutes les croyances sont éteintes, toutes les portes se trouvent fermées. On a gaspillé le passé, l'avenir vous repousse! Alors on voit passer un corbillard tout tendu de noir. Ce sont les funérailles de nos illusions, de nos espérances, et celle qui escorte ce convoi, pâle et les yeux rouges de larmes, c'est notre jeunesse larmoyante et flétrie.

MADAME DE THOMEREL.

Alors, vous approuvez ma conduite?

FLAMBIER.

Oui et non. (*Louise se lève étonnée.*) En quittant Daniel, vous tuerez l'amant, vous nous rendrez l'artiste; mais l'amant souffre et je ne puis pas oublier que c'est par vous.

MADAME DE THOMEREL, descendant en scène.

Et si je restais?

FLAMBIER.

Vous ne resterez pas.

MADAME DE THOMEREL.

Et pourquoi?

FLAMBIER.

Le premier pas est fait, il faut parcourir la route tout entière.

MADAME DE THOMEREL.

Et s'il me plaisait de m'arrêter, et si j'étais déjà lasse après ce pro-

mier pas. Ce que j'ai fait, je puis bien le défaire ? L'œuvre de ma volonté, je puis bien la détruire ?

FLAMBIER.

Non ! Il est trop tard.

MADAME DE THOMEREL.

Peut-être ! mais soyez sans crainte, je partirai. (Elle remonte vers la glace, au fond à gauche ¹.)

FLAMBIER.

Sans revoir Daniel ?

MADAME DE THOMEREL.

Je ne dis pas cela.

FLAMBIER.

Il le faut pourtant.

MADAME DE THOMEREL.

Y pensez-vous ?

FLAMBIER.

Vous lui écrirez. Je trouverai un prétexte. Mais à tout prix, pour lui, pour vous, ne renouvelez pas l'entrevue de ce matin.

MADAME DE THOMEREL, redescendant à gauche.

Partir ainsi, lorsque je lui ai juré — Non ! j'aurais l'air de fuir.

FLAMBIER.

Partez !

MADAME DE THOMEREL.

Il croira...

FLAMBIER.

Il n'a plus le droit de rien croire à présent.

MADAME DE THOMEREL.

Je l'ai quitté très-calmé ; que craignez-vous ?

FLAMBIER.

Les adieux. Redoutez-les comme je les redoute, ces tristes adieux ; vous broierez sa main en ce dernier serrement ; vous briserez, pour toujours peut-être, son cœur en ce dernier embrassement. Partez ! au nom de sa mère, partez !

1. Mme de Thomerel, Flambier.

MADAME DE THOMEREL.

Sa mère !

FLAMBIER.

Elle n'a que lui au monde, vous le savez, c'est son seul espoir, son unique appui, toute sa joie.

MADAME DE THOMEREL.

Ne plus le revoir !

FLAMBIER, impatienté.

Qui l'a voulu ? Ayez donc jusqu'au bout le courage de votre résolution, partez ou restez pour jamais ! (Long silence.)

MADAME DE THOMEREL, serrant la main de Flambier et se dirigeant vers la porte¹.

Je pars.

FLAMBIER.

Ne perdez pas un instant.

MADAME DE THOMEREL.

Oui, mais dites à Daniel... — (Elle s'arrête.)

FLAMBIER, l'apercevant.

Lui ! Tout est perdu !

SCÈNE III.

FLAMBIER, DANIEL, MADAME DE THOMEREL.

DANIEL, entrant de droite.

J'ai bien tardé, mais vous saurez tout à l'heure la cause de mon absence, et vous me la pardonnerez, Louise ! Mais ma joie semble vous attrister ? Vous détournez les yeux : voyons, Louise, qu'avez-vous ?

MADAME DE THOMEREL.

Rien.

DANIEL, à Flambier.

Tout vient de toi, j'en suis sûr ! (A Louise.) Il vous a grondée, n'est-ce pas ?

1. Daniel, M^{me} de Thomerel.

MADAME DE THOMEREL.

Grondée ?

FLAMBIER.

A quel propos ?

DANIEL.

Il faut oublier cela, Louise, je rapporte du bonheur.

MADAME DE THOMEREL.

Vous venez de loin alors et je comprends votre retard. (Daniel met son chapeau au fond.)

FLAMBIER.

Je puis me retirer.

DANIEL.

Non, non, il y en a aussi pour toi !

FLAMBIER.

Une... lettre à achever ; je reviens. (il se dirige vers la porte du premier plan à droite.)

DANIEL.

Flambier !

FLAMBIER.

Eh bien ?

DANIEL.

Flambier !

FLAMBIER.

Je reviens. (il rentre à droite ; Daniel le poursuit.)

SCÈNE IV.

MADAME DE THOMEREL, DANIEL.

DANIEL.

Quel singulier garçon ! Mais quand il saura... — (il descend la scène et va près de Louise.)

MADAME DE THOMEREL.

Vous avez là un excellent ami.

DANIEL.

Un cœur qui nous est tout dévoué.

MADAME DE THOMEREL.

En effet, il semble avoir beaucoup d'attachement pour vous.

DANIEL.

Pour moi et pour vous aussi, Louise.

MADAME DE THOMEREL.

Oui. (Elle cherche du regard.)

DANIEL.

Que cherchez-vous?

MADAME DE THOMEREL.

Mon châle.

DANIEL.

Votre châle? Pourquoi faire?

MADAME DE THOMEREL, allant à lui.

Vous avez bien tardé, Daniel, et cette soirée que je comptais passer avec vous, elle est finie déjà. Vous aviez donc oublié que c'était la dernière?

DANIEL.

La dernière?

MADAME DE THOMEREL.

J'avais tant de choses à vous dire, tant de conseils à vous donner! Un instant j'ai craint de ne pas pouvoir vous embrasser; mais vous voilà, et c'est moi encore qui dois vous remercier. (Elle se jette sur son cœur.)

DANIEL.

Louise! Mais vous ne partez pas, mon aimée!

MADAME DE THOMEREL.

Tu m'as promis d'avoir du courage.

DANIEL.

Des larmes! Mais regardez-moi donc! mais je ris! Ah! c'est que Dieu a eu pitié! Louise, l'heure des larmes est écoulée, et c'est

t. Mue de Thomerel, Daniel.

à toi maintenant d'avoir du courage, le courage de rester dans mes bras, le courage de m'aimer toujours.

MADAME DE THOMEREL.

Que dis-tu ?

DANIEL.

Oui, ma Louise, oui, tandis que vous étiez là à m'attendre, tandis que vous cherchiez en votre cœur les paroles à me dire, tandis que vous choisissiez vos conseils et que vous pleuriez, un enfant courait joyeux par les rues ; il courait en écartant la foule sur son passage. C'est un fou, disait-on. Non, c'est un heureux, répondait-il. — Ah ! j'ai bien couru, va ! (il approche le canapé un peu en scène.)

MADAME DE THOMEREL.

Expliquez-vous !

DANIEL.

Ah ! c'est vous qui êtes impatiente, à présent ! Que c'est bon, la joie ! (il la fait asseoir à sa gauche.) Asseyez-vous, madame, on ne part plus. (il l'attire au canapé.)

MADAME DE THOMEREL, s'asseyant.

Que's enfantillages !

DANIEL.

Que voulez-vous ? Dieu refuse des chevaux à votre berline de voyage ! Il fait trop mauvais pour s'en aller à pied. Mais ne te déssole pas, chère âme ! nous n'avons plus besoin de voiture, tu ne saliras pas tes petites bottines, car je t'emporterai dans mon cœur, bien loin, bien loin d'ici, au paradis fermé à tous, ouvert pour nous ! Tandis que je courais, un ange m'a jeté la clef d'or qui l'ouvre ; je l'ai ramassée. (il s'agenouille près d'elle.)

MADAME DE THOMEREL.

Vous êtes fou, Daniell

DANIEL.

Cette clef, elle est là, et je vais vous la montrer.

MADAME DE THOMEREL.

Encore !

DANIEL.

Vous me disiez ce matin que six mille francs nous sauveraient.

MADAME DE THOMEREL.

Eh bien ?

DANIEL.

Eh bien ! Louise, nous sommes sauvés ! — Regardez.

MADAME DE THOMEREL.

Qu'avez-vous fait ?

DANIEL.

Notre bonheur !

MADAME DE THOMEREL.

Allons ! c'est impossible !

DANIEL.

Comptez-les. (il lui tend les six billets de banque.) Touchez-les.

MADAME DE THOMEREL, d'une voix étouffée.

C'est vrai !

DANIEL.

C'est triste, n'est-ce pas, Louise, de savoir sa vie attachée à ces chiffons qui valent plus que le mérite, que le dévouement, que le génie ! — Des chiffons de papier !

MADAME DE THOMEREL, se levant et s'éloignant de lui vers la droite.

Daniel, je vous avais défendu de chercher cet argent !

DANIEL.

Si je voulais me tuer, me le permettriez-vous ? — Encore une fois, laissons cela. (il pose les billets sur la chaise à gauche. Ils se rassistent.) Vous paierez, et tout sera fini. (il jette les billets de banque sur la chaise qui est à gauche devant le piano et se rapproche de Louise.)

MADAME DE THOMEREL.

Oui, et après ?

DANIEL.

Après ?

MADAME DE THOMEREL.

Après que j'aurai payé ?

DANIEL, la ramenant se rasseoir sur le canapé.

Je travaillerai, nous trouverons ! Tu restes, j'ai confiance !

MADAME DE THOMEREL, avec une amertume contenue.

Oui, je reste ! Tu travailleras, nous trouverons ! — L'avenir est

là qui s'ouvre radieux pour toi ; ton talent nous ramènera les jours calmes , et si loin que tu ailles , je te suivrai !

DANIEL , s'agenouillant de nouveau.

Tu es heureuse , Louise ?

MADAME DE THOMEREL , avec une ironie voilée.

Oui , bien heureuse ! Et moi qui croyais qu'il fallait nous séparer , que tu devais tout reporter à ta mère , que je serais un obstacle sur ta route ! Était-elle folle , ta Louise ! N'y pensons plus ! — A qui as-tu emprunté cet argent ?

DANIEL.

A un ami de ma famille.

MADAME DE THOMEREL.

Son nom ?

DANIEL , lui baisant la main.

Tu ne le connais pas.

MADAME DE THOMEREL , avec un sourire forcé.

C'est pour le connaître.

DANIEL.

Qu'est-ce que cela peut te faire ?

MADAME DE THOMEREL.

Rien. Il se nomme ?

DANIEL.

Encore ?

MADAME DE THOMEREL.

Oui.

DANIEL.

Je ne veux pas te le dire.

MADAME DE THOMEREL.

Vous me direz bien , du moins , pourquoi vous rougissez ?

DANIEL.

Moi ?

MADAME DE THOMEREL.

Pourquoi vous vous troublez , pourquoi vous balbutiez ?

DANIEL, traversant à droite ¹.

Louise!

MADAME DE THOMEREL.

Vous pouvez bien me dire tout cela, à défaut du nom que je vous demande.

DANIEL.

Eh bien! c'est un homme d'affaires, un monsieur qui s'appelle —

MADAME DE THOMEREL.

Qui s'appelle?

DANIEL.

Georges.

MADAME DE THOMEREL.

Georges? — C'est un nom bien inoffensif, et je m'explique moins que jamais votre long silence. Quel intérêt vous prend-il?

DANIEL.

Cinq pour cent.

MADAME DE THOMEREL.

A quelle échéance?

DANIEL.

Un an.

MADAME DE THOMEREL.

C'est un bien honnête homme que ce monsieur Georges!

DANIEL.

Vous voilà contente?

MADAME DE THOMEREL.

Il faudrait être bien exigeante pour ne pas se contenter d'un mensonge.

DANIEL.

Un mensonge?

MADAME DE THOMEREL.

Vous mentez mal, Daniel, et surtout mal à propos.

DANIEL.

Je ne comprends pas.

1. Mme de Thomerel, Daniel.

MADAME DE THOMEREL.

Vous ne comprenez pas que Flambier m'a tout dit ?

DANIEL, vivement.

Le malheureux ! (Se remettant.) Mais non, vous me trompez !

MADAME DE THOMEREL.

Que m'aurait-il donc appris !

DANIEL.

Rien, ce que je vous ai appris moi-même.

MADAME DE THOMEREL.

Ahl il n'aurait pas été plus franc que vous ? Dites-moi vite la source réelle de cet argent, (Daniel s'éloigne à droite) sinon — (Elle se tève.)

DANIEL.

Sinon ?

MADAME DE THOMEREL, descendant à gauche.

Je pars.

DANIEL.

Vous riez ?

MADAME DE THOMEREL, le regardant fixement.

Le croyez-vous ? (Moment de silence ; la lampe baisse.)

DANIEL.

Louise, cet argent m'a été prêté par une personne qui a eu confiance en mon honneur. Il m'a été prêté sans intérêts, sans délai fixe. Voilà l'entière vérité. Quant au nom de cette personne, je dois le taire, et je le tairai. (La lampe baisse plus visiblement.)

MADAME DE THOMEREL.

Remontez votre lampe, elle va s'éteindre. Remontez-la donc ! (Daniel remonte la lampe.) Mon châte et mon chapeau ?

DANIEL, descendant à gauche ¹.

Que se passe-t-il donc en vous, Louise ?

MADAME DE THOMEREL.

Rendez cet argent à la personne anonyme qui vous l'a prêté d'une façon si gracieuse ; je le refuse. Je ne veux pas que vous vous soyez endetté pour moi, je ne l'ai jamais voulu, vous le

1. Daniel, M^{me} de Thomerel.

savez? J'avais d'abord désiré connaître le nom de votre prêteur pour lui reporter ces six mille francs; vous m'évitez la course: merci! Et vous me rappelez le but de ma visite: merci encore! — Adieu, Daniel, adieu! Tendez-moi la main une dernière fois.

DANIEL, allant à la porte de droite¹.

Vous ne partirez pas!

MADAME DE THOMEREL:

Et qui m'en empêchera?

DANIEL.

Moi!

MADAME DE THOMEREL.

Par exemple! (Elle fait un mouvement vers la porte.)

DANIEL, lui saisissant les bras.

Vous resterez, Louise, je le veux!

MADAME DE THOMEREL.

Cette action est indigne de vous, Daniel; laissez-moi!

DANIEL, lui serrant les deux mains.

Vous ne sortirez pas!

MADAME DE THOMEREL.

Mais vous me brisez les poignets!

DANIEL.

Voilà toute une journée que vous me brisez le cœur!

MADAME DE THOMEREL.

Nous sommes quittes alors, — laissez-moi!

DANIEL.

Je vous dis que vous ne sortirez pas!

MADAME DE THOMEREL.

On ne fait pas ces choses-là soi-même, Daniel; on paie des portefaix pour violenter une femme; l'argent que vous avez emprunté aurait pu servir à cela.

DANIEL, lui lâchant la main.

Oh!

MADAME DE THOMEREL, regardant les marques noires de ses mains en redescendant en scène à gauche.

Vous me laissez là de tristes souvenirs.

1. Mme de Thomerel, Daniel.

DANIEL, descendant.

Louise! Pauvre et chère petite main, pardonne-moi! pardonne-moi! (il va prendre la main de Louise. Elle le repousse. Moment de silence.) Ainsi, toutes mes prières ont été vaines; ainsi, tout ce que j'ai fait pour vous fléchir, je l'aurai fait inutilement; ainsi, adieu est votre dernier mot? (Moment de silence. Avec une exaltation fébrile.) Vous avez cru qu'il suffisait d'une insulte jetée à la face, d'un grand dédain et de cette ironie sanglante dont vous m'avez meurtri, pour que le lien qui nous unissait se trouvât tout à coup et irrévocablement brisé! Et vous voulez partir? Mais, si vous avez pensé qu'après une pareille torture je vous laisserais libre, si vous avez cru qu'après m'être courbé devant vous je ne me redresserais pas à la fin, en vérité, vous êtes folle! (il s'assied à droite.)

MADAME DE THOMEREL.

Ce n'est pas ainsi que j'aurais voulu vous quitter, Daniel, mais vous êtes de ceux auxquels il faut tout pardonner. Séparons-nous en gens bien élevés, reconduisez-moi.

DANIEL.

Je vous répète que vous ne sortirez pas¹, et cette fois je n'implore plus, — je commande!

MADAME DE THOMEREL, passant à droite.

Voilà la première fois que vous employez un pareil terme vis-à-vis de moi; il est vraiment temps que nous nous séparions; en restant davantage ici, je courrais le risque de ne plus vous reconnaître.

DANIEL.

Vous avez raison; il y a quelques instants, vos paroles m'auraient fait bien souffrir!

MADAME DE THOMEREL.

Vous commandez? Quelles sont ces façons d'agir? On égorge donc chez vous? je suis victime d'un guet-apens! Sachez, mon cher Daniel, que lorsqu'il se trouve dans un même endroit deux personnes, un homme et une femme, la femme seule commande; l'homme n'est là que pour obéir!

1. Daniel, M^{me} de Thomerel.

DANIEL.

Vous oubliez que cet homme est votre amant, et que c'est vous qui obéirez.

MADAME DE THOMEREL.

Ah! monsieur, monsieur! Rappelez-vous encore qui vous êtes et qui je suis. (Daniel va s'appuyer désespéré sur le canapé à gauche.) Mais si, dans une heure de folie, je vous ai élevé jusqu'à moi, afin que vous puissiez m'aimer, pour vous répondre aujourd'hui, je ne descendrai point jusqu'à vous! Ah! monsieur le poëte, vos élégies sont terminées, vous ne pleurez plus; l'heure des colères a sonné! J'étais bien petite devant vos larmes; vous menacez, — j'ai grandi! — Certes, le jour où je suis entrée ici, j'ai commis une grande faute, mais la punition est plus grande encore, puisqu'elle me vient de vous! Les cœurs comme les noms peuvent se mésallier; il vous appartenait de me l'apprendre. (Daniel se lève avec désespoir et s'éloigne au fond à droite.) Ce sera pour moi une leçon profitable; vous serez un grand homme, je n'en doute pas¹; mais, pour Dieu! cessez d'être un grand enfant; tâchez désormais de deviner les choses qu'on tait sous les paroles qu'on prononce et ne demandez jamais à une femme de vous dire en face qu'elle ne vous aime plus; c'est un conseil d'amie que je vous laisse. Quant à notre passé, vous pouvez vous le rappeler; madame Louise de Thomerel ne s'en souvient plus, et maintenant, monsieur Daniel Lambert, laissez-moi passer! (Elle se dirige vers la porte.)

DANIEL, l'arrêtant.

Tu resteras!

MADAME DE THOMEREL.

Encore!

DANIEL.

Tu resteras, parce je t'aime! Tu resteras, parce que tu m'appartiens! (Mouvement de Louise.) Pour te conserver j'ai commis une infamie. Il ne me restait plus que mon honneur, je te l'ai sacrifié! Et tu me railles! et tu me foules aux pieds! prenez garde! prenez garde! l'insulte rejaillit sur mon cœur, je suis fou, prenez garde! (Il marche sur elle les traits bouleversés.)

MADAME DE THOMEREL, reculant avec frayeur.

Laissez-moi! si vous faites un pas, j'appelle!

¹ 1. M^{me} de Thomerel, Daniel.

DANIEL.

Mais ayez donc le courage de la vérité! — Un autre vous attend ? un autre que vous aimez comme vous m'avez aimé jusqu'au jour où vous le tromperez comme vous m'avez trompé ! Il compte les minutes, n'est-ce pas ? il s'impatiente de ne pas vous voir arriver au rendez-vous ! Folle ! folle ! qui a cru que j'allais la laisser partir ! — Mais je te tuerais plutôt ! (il court saisir un petit poignard sur la cheminée au fond à gauche.)

MADAME DE THOMEREL, sans bonger.

Faites vite, je suis pressée !

DANIEL, se précipitant sur elle en levant son poignard.

Malheureuse !

MADAME DE THOMEREL, avec effroi, lui arrêtant le bras.

Ah ! Daniel ! non. Eh bien ! non ; je reste, je reste !

DANIEL, avec mépris.

Ah ! elle a peur ! (il jette son poignard.)

MADAME DE THOMEREL.

Daniel !

DANIEL.

Allez-vous-en ! Sortez ! (il va à la chaise, prend les billets de banque dont il fait une torche.)

MADAME DE THOMEREL.

Que faites-vous ?

DANIEL.

Vous le voyez. (il va à la lampe et allume la torche.)

MADAME DE THOMEREL.

Mais ce sont les billets !

DANIEL.

Eh bien ?

MADAME DE THOMEREL.

Vous perdez la tête.

DANIEL.

Après la faute, l'expiation. Ces billets à jamais souillés, c'est mon travail qui les rendra, car le travail est comme la flamme ; lui aussi, il purifie tout. (il se dirige vers la porte au fond à droite.)

Madame de Thomerel veut l'arrêter, il la repousse¹.) Prenez garde! vous allez vous brûler. Voyez-vous assez clair?

MADAME DE THOMEREL.

Adieu!

DANIEL, jetant la torche.

Adieu! (Madame de Thomerel disparaît précipitamment par la droite. — Daniel regarde brûler à ses pieds les restes des billets, puis, l'œil hagard, va s'appuyer à gauche sur le piano.)

FLAMBIER, paraissant.

Bravo, mon aigle, tu as regardé le soleil en face!

SCÈNE V.

DANIEL, FLAMBIER.

FLAMBIER.

Ton calme m'effraie! comme tu es pâle! Daniel, reviens à toi!
(Scène muette. — Daniel fait quelques pas. — Flamblie court vers la fenêtre, l'ouvre et retourne vers lui.) Pleure! pleure!

DANIEL.

Ah! cela me fait du bien! (il tombe sur le canapé et éclate en sanglots. — On entend le roulement d'une voiture. — Se levant.) Une voiture? Elle s'arrête à la porte. Entends-tu? entends-tu?

FLAMBIER.

Daniel!

DANIEL, allant à la porte.

C'est elle! c'est Louise! Elle revient! Ne dis pas que j'ai pleuré.
(Il s'élance vers la porte et l'ouvre. — Madame de Charly paraît.) Madeleine!

FLAMBIER.

Madame de Charly!

1. Mme de Thomerel, Daniel.

SCÈNE VI.

DANIEL, FLAMBIER, MADELEINE.

MADELEINE, entrant par la droite.

Pauvre enfant! Venez, venez vite! Votre mère...

DANIEL.

Eh bien?

MADELEINE, à Flambier, bas.

Il ne sait donc pas?

FLAMBIER, de même.

Que s'est-il passé? Elle est en danger, elle est...

MADELEINE, de même.

Morte!

FLAMBIER, effrayé.

Morte!

DANIEL.

Ma mère? — (Allant à Madeleine¹.) Mais parlez donc? (Frappé d'une inspiration subite.) Ah! ma mère est morte!

MADELEINE ET FLAMBIER.

Daniel!

DANIEL.

Dieu m'a puni! — Ma mère est morte! ma mère est morte! (Il s'éloigne au dehors. — Madeleine et Flambier le suivent.)

1. Flambier, Daniel, Madeleine.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

CHEZ LE BARON HARTMANN

Le théâtre représente une riche boudoir. — Lustres et candélabres allumés. — Au fond, à droite et à gauche, jardinières garnies. — Le fond ouvert donne sur le salon principal. A droite, un piano placé de façon que les pédales sont du côté du mur. — A gauche, au premier plan, une cheminée surmontée d'une glace. — Devant cette cheminée un riche canapé. — Une large croisée derrière le piano à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON HARTMANN, MADAME DE THOMEREL, MADELEINE. Au lever du rideau, Madeleine et madame de Thomerel sont assises près de la cheminée à gauche, sur le canapé. — Le baron est debout près d'elles.

MADAME DE THOMEREL.

On ne saurait trop louer votre architecte, monsieur le baron, il a fait des merveilles.

LE BARON.

Votre approbation, madame, est son plus grand mérite.

MADELEINE.

Cet architecte-là se nomme la Richesse, et il n'y a guère en Europe qu'un millier de bienheureux qui sachent son adresse.

MADAME DE THOMEREL.

Il se nomme aussi le bon goût.

LE BARON.

La demeure de celui-là est plus connue. Il n'a jamais cessé d'habiter Paris.

MADELEINE, se levant et s'éloignant à droite.

Flatteur ! Mais nous n'avons encore rien vu de votre palais qui a, dit-on, plus de raretés que les *Mille et une Nuits* ne possèdent de chapitres, et nous voulons tout voir.

LE BARON.

Je suis à vos ordres.

MADELEINE.

Venez-vous, Louise ?

MADAME DE THOMEREL, se levant et s'approchant de Madeleine.

Je ne sais vraiment si j'aurai la force de vous accompagner.

LE BARON.

Seriez-vous souffrante, madame ?

MADELEINE.

Des papillons noirs qui vont se brûler aux bougies.

MADAME DE THOMEREL.

Vous riez toujours, Madeleine !

MADELEINE.

Pauvre élégie ! Elle n'a guère le cœur à la danse.

LE BARON.

Tous les invités ont été choisis parmi nos amis communs.

MADELEINE, revenant au baron¹.

A propos, comment dansera-t-on ?

LE BARON.

Au piano.

MADELEINE.

Vous me répondez comme une lettre d'invitation. Et qui le tiendra, ce piano ?

SCÈNE II.

LE BARON, MADELEINE, MAURICE, DE VIGÉ,
MADAME DE THOMEREL.

LE BARON.

M. Dabley arrive justement pour vous répondre.

1. Hartmann, Madeleine, M^{me} de Thomerel au fond.

MAURICE.

A quel propos, madame? (De Vige salue madame de Thomerel qui est au fond près de la jardinière de droite, il redescend en scène à l'extrême droite en causant bas avec elle.)

MADELEINE.

A propos de pianiste.

LE BARON.

Vous m'avez promis d'en amener un. Je vous avoue que ces détails me sont tout à fait étrangers, d'autant plus que le seul pianiste que je connaisse, un de mes compatriotes, est absent de Paris.

MADELEINE.

Qui cela?

LE BARON.

Litz.

MADAME DE THOMEREL, souriant.

C'est dommage!

LE BARON.

Oui, car on dit qu'il joue très-bien.

DE VIGE.

Il est fâcheux qu'on ne danse pas à la harpe, je vous aurais recommandé Godefroid.

LE COMTE, entrant du fond.

Pourquoi pas Vivier? (Madeleine va vers lui¹.)

DE VIGE.

Oui, Vivier! Il possède le plus délicieux talent d'imitation que je sache.

MADELEINE.

Croyez-vous qu'il aurait pu imiter un piano?

DE VIGE.

Je le crois, madame, et les danseurs avec.

MAURICE, au baron.

Je me suis acquitté de votre commission, mon cher ami; mais vous aurez tout simplement un pianoteur, c'est-à-dire un recueil

¹ Le baron, Maurice, Madeleine, le comte, de Vige, M^e de Thomerel.

de valse, de contredanses et de polkas, relié en habit noir. (des invités circulent dans le salon du fond et passent de droite à gauche.)

DE VIGE.

Un rêveur au cachet.

MADELEINE.

C'est tout ce qu'il nous faut : et maintenant votre bras, comte.

LE COMTE.

Où allons-nous, Madeleine ?

MADELEINE.

Nous allons visiter l'hôtel de M. le baron et faire connaissance avec ses richesses. C'est un beau voyage.

LE BARON, allant vers madame de Thomerel.

Me permettez-vous de vous guider ?

MADAME DE THOMEREL, prenant le bras du baron.

Avec plaisir, monsieur.

MADELEINE.

Vous, messieurs, gardez le salon, et dès que le pianiste sera arrivé, veuillez me faire prévenir pour que je puisse choisir la musique : j'ai mes préférences.

MAURICE.

Je n'y manquerai pas, madame la comtesse. (Le baron et madame de Thomerel sortent par le fond. Le comte et Madeleine les suivent.)

SCÈNE III.

MAURICE, DE VIGE.

DE VIGE.

Vous n'accompagnez pas ces dames, Maurice ?

MAURICE, se jetant dans un fauteuil à l'extrême gauche près de la cheminée.

Ma foi ! non ; je m'installe ici. Avant d'aborder les fatigues de la soirée, mes jambes ont besoin de se recueillir ; mais brûlez-moi la politesse, vicomte, je ne m'en formaliserai pas.

1. Maurice, Madeleine, le comte au fond, de Vige, M^e de Thomerel, Hartmann.

DE VIGE.

Je ne brûlerai rien , si vous le permettez. (Il s'assoied sur le canapé.)

MAURICE.

A votre aise.

DE VIGE, s'asseyant en face de Maurice.

J'y suis.

MAURICE.

Ce baron est un drôle d'homme. Qu'en pensez-vous, vicomte ?

DE VIGE.

Je pense qu'il est Allemand.

MAURICE.

Et encore ?

DE VIGE.

Je pense qu'il fera circuler des rafraîchissements à dix heures, et qu'il donnera à souper à minuit.

MAURICE.

Je vois que vous avez très-bonne opinion de lui. Savez-vous, vicomte, d'où vient cette madame de Thomerel que j'ai vue quelquefois chez madame de Charly, et que je retrouve ici ce soir ?

DE VIGE.

Elle vient de chez madame de Charly, et ce soir elle viendra de chez monsieur le baron Hartmann. Je n'en sais pas davantage.

MAURICE.

Elle est jolie.

DE VIGE.

Vous le dites, et notre amphitryon le pense.

MAURICE.

Hartmann ?

DE VIGE.

Je mettrais la correspondance de Florine au feu qu'il meurt d'amour pour elle. Les Allemands meurent encore de cela.

MAURICE se lève et se place devant la cheminée.

Quel cancanier vous faites, vicomte !

DE VIGE.

Je vous dis la vérité ; et ne soyez pas étonné de voir madame de Thomerel installée ici avant peu.

MAURICE.

A quel titre ?

DE VIGE.

Hartmann est baron, voilà pour le titre !

MAURICE.

Le jour où vous n'aurez pas une méchanceté à répéter, ce jour-là, vous mourrez.

DE VIGE.

A Paris, je suis sûr de vivre cent ans !

MAURICE.

Ah ! le baron l'aime, et elle aime le baron ?

DE VIGE.

Qui ne l'aimerait ! La banque de France l'adore ! L'avez-vous invitée pour la première contredanse ?

MAURICE.

Je l'inviterai, si l'on danse.

DE VIGE, se levant et revenant en scène.

L'on dansera : ce piano n'est pas un imposteur !

MAURICE.

Oui, mais il faut un pianiste.

DE VIGE.

Eh bien ! n'en-avez-vous pas retenu un ?

MAURICE.

J'avais fait mieux : j'avais écrit à Daniel de me le procurer, mais dans l'intervalle...

DE VIGE.

A propos ! Savez-vous comment c'est arrivé ? Moi, je l'ai appris par le plus grand des hasards. La semaine dernière, en déjeunant, j'ouvre mon journal pour voir si l'Alboni chantait la Cenerentola, et tout en le parcourant, mes yeux tombent sur la liste des décès, située à deux lignes du programme des spectacles, et je lis le nom de madame Lambert. Ce fut pour moi un coup terrible, — et l'Alboni ne chantait pas !

MAURICE.

Vous pensez si Daniel a dû s'occuper de ma demande !

DE VIGE.

Le pauvre garçon ! Il adorait sa mère. Mais elle était donc malade ?

MAURICE.

Non, une attaque d'apoplexie foudroyante.

DE VIGE.

Il y en a beaucoup cette année.

MAURICE.

A propos ! Je vous ai laissé avec monsieur de Charly tout à l'heure.

DE VIGE.

Oui, c'est un homme très-distingué ! Malheureusement les travaux et les veilles ont porté de rudes atteintes à sa santé, déjà fort délabrée.

MAURICE.

Oui, et il est à craindre que nous ne le conservions pas longtemps : malgré ses souffrances sa bonté ne reste pas inactive, et il m'annonçait une nouvelle assez importante pour moi.

DE VIGE.

A moi aussi, une réponse que j'attendais impatiemment.

MAURICE.

Au sujet de...

DE VIGE.

Vous ne devez pas avoir oublié ?

MAURICE.

De cette place de secrétaire d'ambassade.

DE VIGE.

Oui, c'est cela même.

MAURICE.

Croyez, mon cher ami...

DE VIGE.

C'est une injustice, mais que voulez-vous ! sans rancune ?

MAURICE.

Par exemple ! Vous êtes un galant homme, et dès mon arrivée à Pétersbourg...

DE VIGE.

Je ne manquerai certes pas de vous écrire de Constantinople.

MAURICE.

Vous allez à Constantinople ?

DE VIGE.

Et vous à Saint-Pétersbourg ?

MAURICE.

Mais je suis nommé.

DE VIGE.

Mais moi aussi !

MAURICE.

Secrétaire d'ambassade ?

DE VIGE.

Secrétaire d'ambassade.

MAURICE.

Vous riez ?

DE VIGE.

Parole d'honneur !

MAURICE.

Ah ! c'est parfait ! Et moi qui cherchais à vous consoler !

DE VIGE.

Allez toujours ! ce cher Maurice ! Je reconnais bien là madame de Charly.

MAURICE.

Nous voilà sur le chemin de la fortune.

DE VIGE.

Et en voiture encore !

UN DOMESTIQUE, introduisant Daniel par la porte latérale de droite.

Par ici, monsieur. — Messieurs, c'est le pianiste.

MAURICE, à de Vige.

Allons prévenir madame de Charly. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

DANIEL, puis MADELEINE.

DANIEL, entrant par la droite.

Le Baron Hartmann! Je suis chez le baron Hartmann. Où donc ai-je déjà entendu ce nom? Qu'importe! Me voilà ramené dans ce monde que je croyais avoir quitté pour toujours; ces fêtes que je croyais finies vont recommencer pour moi, mais aujourd'hui ce n'est plus l'ami invité qu'on va recevoir, c'est l'homme payé qu'on attend! (Il fait quelques pas et se place devant la jardinière remplie de fleurs, à droite.) Des fleurs! des *ne m'oubliez pas*. Ce sont aussi des *ne m'oubliez pas* qu'elle m'a données! celles-ci viennent de naitre, les miennes se sont fanées pour toujours, le soir où Louise est partie! (Allant vers la grande glace, à gauche). Des visages rians se sont mirés là, et cette glace qui a gardé, l'espace d'un reflet, l'empreinte de leurs regards, peut-être se dit-elle en me voyant: « Que fait-il ici, au milieu de cette fête; cet homme tout vêtu de noir? » O ma conscience! c'est à toi de répondre,

MADELEINE, entrant par le fond sans apercevoir la figure de Daniel¹.

Monsieur, j'ai désiré m'entretenir avec vous de — (Daniel se retourne)
Daniel!

DANIEL.

Madeleine!

MADELEINE.

Vous ici, vous, Daniel?

DANIEL, comme à lui-même.

Madeleine!

MADELEINE.

Et l'on me dit que c'est le pianiste qui vient d'arriver; je descends et c'est vous que je trouve?

DANIEL.

Je commence aujourd'hui l'expiation de mon passé; l'artiste, on l'a tué; c'est le manœuvre qui est devant vous et qui vient ici

1. Daniel, Madeleine.

gagner sa vie ! Ne m'en demandez pas davantage ; ne cherchez pas à connaître quelle a été ma conduite depuis notre dernière rencontre. Dieu m'a puni et son châtement a été terrible !

MADELEINE, descendant en scène.

Daniel ! partez, partez tout de suite ! Je trouverai un prétexte, mais je ne veux pas qu'on rie tandis que vous pleurez ; mais je ne veux pas que la joie passe où votre douleur s'est agenouillée !

DANIEL, se redressant tout à coup.

Vous ne ferez pas cela. Et pourquoi le feriez-vous ? Les hommes qui vont au bal sont mis comme moi. On ne met de crêpe qu'au chapeau. Je vais laisser le mien dans l'antichambre. (*Fausse sortie.*)

MADELEINE.

Mais c'est une tâche au-dessus de vos forces, c'est une épreuve dangereuse et inutile que vous voulez tenter là ; mon cœur me dit que ce serait un sacrilège.

DANIEL.

Je n'ai oublié aucune de mes actions, Madeleine, et je dois enfin songer à acquitter la dette que j'ai contractée.

MADELEINE.

Daniel !

DANIEL.

Maurice m'a écrit de lui envoyer un pianiste, et c'est moi qui suis venu. Avec ma mère, toutes mes ressources sont mortes, et si je suis ici, Madeleine, c'est que j'ai besoin de travailler pour vivre !

MADELEINE.

Ah ! je comprends tout, à présent !

DANIEL.

Je suis prêt pour la lutte qui s'ouvre devant moi. (*Il passe à droite près du piano*¹.) Ma résolution franchira tous les obstacles et rien ne m'arrêtera, rien ne pourra me renverser, car je m'appuie sur une croix.

MADELEINE, lui serrant la main.

Bien, bien, Daniel ! J'ai retrouvé votre vaillante nature, votre mâle courage !

1. Madeleine, Daniel

DANIEL, posant son chapeau sur le piano et ouvrant son carton de musique.
N'étiez-vous pas venue pour choisir les airs de danse ?

MADELEINE.

O pauvre génie martyr !

DANIEL, lui montrant divers morceaux.

Voulez-vous cette polka des Violettes ?

MADELEINE.

Non, non, pas celle-là.

DANIEL.

Vous la préférerez autrefois !

MADELEINE.

Oui, autrefois ! Jouez tout ce qui vous passera par les doigts, mais ne cherchez pas dans vos souvenirs.

DANIEL, indignant le piano.

C'est là qu'on me met, n'est-ce pas ?

MADELEINE, avec un sourire triste.

Oui.

DANIEL, voyant des invités traverser le salon du fond.

Quelqu'un vient de ce côté. Rentrez, Madeleine.

MADELEINE.

Pourquoi ?

DANIEL.

On doit s'étonner de la longue absence de madame la comtesse de Charly. (Madame de Thomerel et le baron passent dans le fond de droite à gauche.)

MADELEINE, regardant.

C'est le baron avec madame de Thomerel ; il n'y a rien à craindre.

DANIEL.

Madame de Thomerel ? — Vous avez dit madame de Thomerel ?

MADELEINE.

Oui, une de mes amies d'enfance ; est-ce que vous la connaissez ?

DANIEL.

Moi ? — Non, non !

MADELEINE.

Je vous présenterai à elle. C'est une excellente musicienne, vous verrez. Je vous laisse : courage, Daniel, ma pensée ne vous quittera pas dans cette tâche suprême, et pour raffermir votre main, voyez, je vous tends la mienne !

DANIEL, lui serrant la main.

Madeleine !

MADELEINE s'éloigne par le fond à gauche.

Courage, courage ! (Elle sort.)

SCÈNE V.

DANIEL, seul vers la gauche.

Louise, que je croyais partie ! Louise ici, dans ce salon, près de moi, devant moi ! Oh ! non, c'est impossible ! (La voyant venir.) Je — Elle ! (Il s'élance vers le piano, se cache derrière. — Madame de Thomerel et le baron apparaissent.)

SCÈNE VI.

MADAME DE THOMEREL, LE BARON HARTMANN,
DANIEL, caché par le piano.

MADAME DE THOMEREL.

Je ne saurais accepter vos remerciements, monsieur le baron, car, si je suis encore à Paris, malgré le projet de départ que vous connaissiez, c'est à une indisposition subite que je le dois.

LE BARON.

Pourquoi ce départ, pourquoi cet exil ? Paris est fier de ses reines de beautés, et quand une d'elles le quitte, un fleuron se détache de sa couronne et tombe ! Restez ici ou laissez-nous vous suivre là-bas, ou dites-nous pourquoi ce départ et pourquoi cet exil. (Daniel disparaît dans l'embrasure de la fenêtre à droite, et fait retomber les rideaux qui le masquent entièrement.)

MADAME DE THOMEREL, s'asseyant dans le fauteuil à gauche de la cheminée.

Voilà bien des paroles étourdies, monsieur le baron ! Vous questionnez et je ne puis répondre ; vous parlez et je dois me taire. Suivez-moi si bon vous semble ; mais en me comparant tout à l'heure à une reine, vous avez rendu la chose presque héroïque ; ordinairement les reines s'en vont seules en exil !

LE BARON.

Écoutez-moi, madame, je ne vous demande que beaucoup d'indulgence et un peu de franchise. Me les accordez-vous ?

MADAME DE THOMEREL.

Je vous écoute.

LE BARON.

Je vous aime ! (*Madame de Thomerel se lève.*) Je vous aime d'un amour profond et réel, bien que je vous l'avoue aujourd'hui pour la première fois. Lorsqu'il s'adresse à une personne comme vous, Madame, un sentiment vrai n'a pas besoin d'être formulé ; il se dégage toujours de celui qui aime un je ne sais quoi qui dit à celle qui a été choisie qu'elle est aimée. C'est comme une voix invisible qui ne parle que pour eux un langage qu'eux seuls comprennent.

MADAME DE THOMEREL.

Une déclaration, monsieur le baron ? Vous me traitez déjà en provinciale !

LE BARON.

Permettez-moi d'achever, madame. J'habite peu Paris, vous le savez, et je suis assez mauvais juge des chroniques qu'on y débite. Quelle foi dois-je avoir en celle-ci ? Me faut-il tout nier ou tout croire ? Veuillez prononcer. Une jeune femme du meilleur monde, bien née et belle à désespérer un madrigal, a fait la rencontre d'un de ces génies incompris et incompréhensibles qui remplissent l'univers de leurs imprécations ; les imprécations ne seraient pas grand mal, aussi ont-ils soin d'y joindre leurs productions. Figurez-vous quelque chose d'outrecuidant jusqu'à la sottise ; un nain qui a chaussé des bottes de géant et qui dit qu'il est chaussé trop juste ; un monsieur qui, pour excuser son chapeau bosselé, parle sans cesse des étoiles que son front décroche, lorsqu'il lui plaît de se redresser un peu. Ils ne se servent jamais, ces gens-là, que de

mots à mille facettes : le monde doit être leur humble serviteur, car l'avenir appartient à eux seuls; dans l'intimité, je parierais qu'ils tutoient le bon Dieu ! Malgré tout, ces artistes font d'épouvantables ravages : comment résister à des regards inspirés, à des visages pâles, marqués de l'empreinte implacable du génie ! Notre héros est-il poète, peintre ou musicien ? Je l'ignore. Mais la jeune femme l'a distingué au milieu de la foule ; elle a consenti d'abord à le recevoir, puis à être reçue par lui, jusqu'au jour où, comprenant enfin la faute qu'elle allait commettre, elle prit le parti de congédier ce monsieur poliment, ce qui était peut-être encore une faute. Mais la calomnie avait déjà fait son œuvre ; un éclat était imminent ; la jeune femme allait se trouver compromise fatalement et pour toujours, lorsque — (il s'arrête.)

MADAME DE THOMEREL.

Continuez, monsieur le baron, j'aime beaucoup les histoires.

LE BARON.

Lorsqu'un homme d'honneur, ayant confiance en son honneur, se présenta franchement devant elle et, sans lui demander des explications, lui tendit sa main loyale et lui dit : — Voulez-vous être ma femme ?

MADAME DE THOMEREL.

Et que répondit-elle ? La position est difficile, avouez-le. Il y a dans le fait de cette démarche une délicatesse si grande, un tact si profond ! Ordinairement les hommes jugent avec leur raison une femme ainsi placée ; celui-ci l'a jugée avec son cœur, le plus parfait. le plus digne que je sache. Quand Beaumarchais disait : Calomniez, il en restera toujours quelque chose, c'était certes une grande vérité ! Mais il aurait pu ajouter que, lorsqu'il s'agit d'une femme, la calomnie demeure tout entière ! Rappelez mieux vos souvenirs, monsieur le baron, ce n'est pas un simple amoureux qu'on a donné à votre héroïne : elle a un amant ¹ ! (Elle va vers la cheminée à droite, se mire et pose son éventail.)

LE BARON, avec émotion.

Madame !

1. M^e de Thomerel, le baron, Daniel caché derrière les rideaux.

MADAME DE THOMEREL.

Aussi voyez avec quel art parfait votre chronique a tout préparé et combien est savante la mise en scène qui doit rendre sa petite infamie tout à fait vraisemblable ? La jeune femme choisira-t-elle un homme de son monde, son égal par la naissance ? (*s'asseyant sur le canapé à gauche.*) Non. Elle se sera éprise, un beau soir d'été, tandis que tout chantait dans la nature harmonieuse le poème inédit des nuits bleues et transparentes, d'un de ces enfants timides, respectueux, soupirants, que nos mères, dans leur vieux langage si naïvement expressif, appelaient, je crois, un maître à chanter, et sa raison se sera envolée sur les ailes rayonnantes d'une chanson amoureuse ! Qui s'avisera de rechercher la vérité de cette fable ? Un musicien, c'est bien peu ! Une mansarde, c'est bien haut !

LE BARON.

Personne n'y a cru, madame ; maintenant, personne n'y croira.

MADAME DE THOMEREL.

Si j'étais complètement sincère, je vous dirais peut-être que je regrette qu'elle ne soit pas vraie, du moins quant au commencement ! Notre essence est une soif de connaître, un besoin extrême d'impressions nouvelles que rien ne peut éteindre ; ceux qui souffrent, ceux qu'on a rejetés dans l'ombre ont toujours droit à notre pitié, et la pitié d'une femme, c'est la moitié de l'amour, quand ce n'est pas l'amour tout entier. Après une pareille épreuve, celle dont vous parlez ne serait-elle pas plus apte à comprendre l'affection sincère et réfléchie d'un cœur de sa race et plus digne de la partager ? Les femmes attendent que le bonheur vienne à elles : cette femme l'a peut-être gagné ! Mais excusez-moi, monsieur le baron ; je vous ai interrompu à l'endroit le plus intéressant, et je ne connais pas encore la réponse de votre héroïne.

LE BARON.

Sa réponse ?

MADAME DE THOMEREL.

Oh ! Je veux la vérité tout entière cette fois ! Et je vais vous donner l'exemple de cette franchise que j'attends de vous. (*Elle se lève.*) Cette femme s'appelait, si je ne me trompe, madame Louise de Thomerel, est-ce cela ? Vous voyez bien que vous pouvez parler.

LE BARON, s'appuyant derrière le canapé et tout près de Louise.

Et le nom de celui qui n'a jamais douté d'elle, dois-je vous l'apprendre à mon tour ? ne l'avez-vous pas deviné ? celui-là est à vos genoux, celui-là vous demande encore : Voulez-vous être ma femme ? Oh ! ne répondez pas, ne répondez pas encore ! Laissez-moi compter les minutes de cette heure fugitive qui restera comme l'heure la plus remplie, la plus heureuse de ma vie ; laissez-moi encore cette indécision qui m'est douce, cette attente qui m'est chère, et que rien ne trouble le grand silence qui me parle de vous !

MADAME DE THOMEREL, se levant et traversant à droite.

Monsieur !

LE BARON, désignant la jardinière au fond, à droite.

Tenez, Louise, voici la fleur qui nait où je suis né, dans le pays lointain des amours éternels, des affections infinies ! Elle fleurit pour les amoureux, et porte comme devise la devise de ceux qui s'aiment. Si vous croyez à mon dévouement, si vous acceptez mon nom, détachez-la et que ce soit elle qui me porte votre réponse. Cette fleur, Louise, s'appelle : *Ne m'oubliez pas !* (Il remonte, madame de Thomerel fait un mouvement comme pour parler. — Il l'arrête.) J'attendrai ! j'attendrai ! (Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

MADAME DE THOMEREL, DANIEL. (Moment de silence, madame de Thomerel reste quelques instans absorbée dans ses réflexions, puis elle va vers la cheminée, à gauche, reprendra son éventail et se dispose à retourner dans les autres salons.)

MADAME DE THOMEREL, apercevant Daniel qui s'est approché, et s'appuyant sur le canapé avec un grand cri.

Ah ! Daniel ! — vous ? (Daniel va cueillir un ne m'oubliez pas dans la jardinière au fond, à droite.)

DANIEL, la fleur à la main.

Il a'tend votre réponse. (Montrant la fleur.) Vous hésitez ?

MADAME DE THOMEREL.

Ah !

1. Le baron, Mme de Thomerel.

DANIEL.

Est-ce que vous pouvez refuser un bonheur assuré, facile, éternel ; un bonheur offert avec des paroles tremblantes de respect et d'amour ? Pourquoi ce refus ? Parce que vous vous trouvez tout à coup face à face avec moi ? Le char de la Fortune s'est arrêté à votre porte, vous y étiez déjà montée, il allait vous emporter souriante et légère, vers les régions heureuses, lorsqu'un malheureux piéton est venu se jeter sous les roues, et vous avez eu peur ! Écrasez-le donc, madame, et passez !

MADAME DE THOMEREL, accablée et assise sur le bras du canapé.

Accablez-moi, Daniel, j'ai mérité votre colère !

DANIEL.

Et pourtant, Dieu m'est témoin que je vous aimais d'un pur et saint amour ! Aux heures de doute, c'est votre nom que j'invoquais ! Il me semblait que la douleur ne saurait m'atteindre tant que vous veilleriez sur moi ! Chaque jour je vous attendais. Je croyais toujours vous voir revenir ! Ah ! vous m'auriez chassé, je serais revenu, moi ! Et je vous aurais si bien implorée, que vous m'auriez pardonné ! L'amour, n'est-ce pas le pardon ?

MADAME DE THOMEREL.

Haïssez-moi, Daniel, j'ai mérité votre haine !

DANIEL.

J'étais seul il y a dix jours dans la chambre de ma mère, la chambre vide ! — Oh ! je crus que j'allais devenir fou ! — Je sortis, je marchai au hasard et mes pas me conduisirent à votre porte. C'est là qu'on devait me consoler, puisqu'un instinct plus fort que ma volonté m'avait conduit là ! J'entrai dans votre chambre, je m'assis à la place même où je m'asseyais autrefois. Votre portrait était là, c'était bien vous, pensive avec un doux sourire ! Je le regardai longuement, silencieusement, tandis que des larmes coulaient le long de mes joues, et tout notre passé se déroula devant mes yeux, toute ma vie, à moi ! — Ah ! comme je souffrais ! On entra : c'était votre femme de chambre. — Madame a quitté Paris depuis huit jours. — Je me levai machinalement, je pris mon chapeau et je m'éloignai. Peut-être étiez-vous là, peut-être avez-vous soulevé votre

rideau pour me voir partir. Oh ! cette fois, je ne pleurai pas. En sortant de chez vous, je n'avais plus de larmes.

MADAME DE THOMEREL, descendant.

Ah !

DANIEL.

Hier encore, je relisais vos lettres une à une ; en rapprochant les dates, je recomposais ainsi ma vie ; en rassemblant le bonheur épars de toute une année, il me semblait que j'étais encore heureux ! La première lettre disait : M'aimerez-vous ? La dernière : Je t'aime ! — Des lettres, un gant oublié, un ruban, un bouquet fané, voilà tout ce qui me reste de vous aujourd'hui, tout ce qui sait votre nom et qui me le répète ! l'autre bouquet fané ! Tes fleurs étaient pareilles à celles-ci ! Toi aussi, tu disais à l'oublieuse : *Ne m'oubliez pas !* Vous savez bien que je ne vis que par vous, triste et perdu dans l'ombre, *ne m'oubliez pas !* Dites un mot, et je renaissais ; faites un signe, et je meurs ! Vous qui êtes jeune, je suis la jeunesse, *ne m'oubliez pas !* Vous qui aimez, je suis l'amour, *ne m'oubliez pas !* — Et l'on t'a oublié, pauvre bouquet fané !

MADAME DE THOMEREL.

De grâce, Daniel !

DANIEL.

Oh ! vous êtes bien toutes les mêmes, et je vous reconnais à présent. De quelque nom qu'on vous nomme, vous êtes toujours la même femme sans cœur. Je vous écoutais, il n'y a qu'un instant. Ah ! les admirables théories ! Quel profond dédain des mésalliances en amour, et que c'était bien là la soudaine éloquence d'une grande âme qui n'a jamais failli ! — Vous êtes jeune, ce sont vos vingt ans qu'il faut aimer ; vous êtes belle, c'est votre beauté qu'il faut vouloir ! Quant au pauvre garçon qui, dédaignant tout cela, veut s'adresser à votre cœur, il faut qu'il sache aujourd'hui qu'il s'est fourvoyé ! Il faut qu'il apprenne enfin que vous n'êtes pas de ces femmes loyales parmi lesquelles l'âme choisit ses épouses : — héroïne éphémère des romans d'un jour, votre nom est maîtresse !

MADAME DE THOMEREL.

Daniel ! — ah !

DANIEL.

Ainsi, lorsque vous me disiez que vous alliez quitter Paris, — vous

mentiez. Quand vous prétextiez je ne sais quel misérable besoin d'argent pour m'abandonner, — vous mentiez. Quand vous juriez de n'aimer jamais que moi, — vous mentiez. Voyons maintenant, quel est le nouveau mensonge que vous allez me faire? — Parlez, j'écoute! Mais parlez donc!

MADAME DE THOMEREL s'éloigne à gauche.

Ah! vous êtes sans pitié!

DANIEL.

De la pitié! En avez-vous eu pour moi tout à l'heure? Il est quelque chose qui survit à l'amour même : c'est le respect de celui qui l'a mérité! Il m'insultait, et vous n'avez rien répondu! Pour vous sauver, quand je croyais pouvoir vous sauver, pauvre fou! j'ai donné mon honneur. Il m'insultait, et vous n'avez rien répondu! Ma mère est morte parce que Dieu a voulu me punir d'avoir mêlé son nom à ma faute. Il m'insultait, et vous n'avez rien répondu! — Pardon! vous avez ri! —

MADAME DE THOMEREL.

Daniel, — on vient!

SCÈNE VIII.

MADAME DE THOMEREL, MADELEINE, DANIEL.

MADELEINE, sans voir d'abord Daniel, à madame de Thomerel.

Je vous cherchais, Louise. (L'apercevant.) Daniel!

DANIEL, à Madeleine.

Vous vouliez me présenter à madame de Thomerel? Eh bien! c'est moi qui vais vous la présenter; car vous ne la connaissez pas!

MADELEINE.

Elle?

MADAME DE THOMEREL, assise accablée.

Monsieur!

DANIEL, à Louise.

Vous souvenez-vous du jour où je suis venu me jeter à vos pieds,

Louise, Daniel, Madeleine.

suppliant et pâle? — C'était pour elle! Ce jour-là, je vous ai dit que l'argent dont j'avais besoin sauverait ma mère. Ce jour-là, je vous ai menti, — c'était pour elle!

MADELEINE.

Daniel!

DANIEL.

Pour elle cet argent et pour elle cette honte! Détournez-vous de mon infamie, que votre main pure et sans tache me jette la première pierre et que cette pierre me tue! (Il tombe à ses genoux.) Madeleine, pardonnez-moi!

MADELEINE.

Non, tout cela est impossible! Vous vous trompez. Oh! n'est-ce pas, Louise, que c'est impossible?

DANIEL, indiquant madame de Thomerel pâle, immobile, sur le fauteuil à gauche.

Regardez!

MADAME DE THOMEREL, se relevant.

Vous avez fini votre réquisitoire, n'est-ce pas? (Elle se lève.) Souvenez-vous que notre passé est mort à jamais, et que madame de Thomerel ne doit plus être jugée par vous. Cette fois, monsieur, je suis libre.

DANIEL.

Oui, certes, vous êtes libre! Et l'on vous attend, ne le savez-vous donc pas, et faudra-t-il que ce soit l'amant qui vous conduise dans les bras du mari?

MADELEINE.

Daniel!

MADAME DE THOMEREL.

Et j'hésitais!

DANIEL.

Allons, achevez, achevez donc votre œuvre! (Il va prendre son chapeau sur le piano à droite.) Madame la baronne Hartmann, Daniel Lambert vous salue! (Madame de Thomerel le regarde fixement, puis traversant tout à coup la scène, elle va cueillir un ne m'oubliez pas dans la jardinière au fond à droite et lance un regard terrible à Daniel.)

DANIEL, reculant sur l'avant-scène à l'extrême gauche.

Ah

SCÈNE IX.

DANIEL, MAURICE DE VIGE, M. DE CHARLY, au fond,
LE BARON HARTMANN, MADAME DE THOMEREL,
MADELEINE, INVITÉS, au fond.

MADAME DE THOMEREL, la fleur à la main.

Votre bras, monsieur le baron ? (Le baron s'avance et lui prend le bras.)

DANIEL.

Lui ! (Mouvement. — Il va se précipiter sur le baron, lorsque de Vige et Maurice le retiennent.) Ah ! emmenez-moi, emmenez-moi !

4. De Vige, Daniel, Maurice, le comte, Hartmann, Louise, Madeleine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Chez Daniel. Même décor qu'au premier acte et au troisième. Un portrait de femme à gauche, au-dessous du piano. Une petite table ronde au milieu du théâtre. Le canapé au fond devant la fenêtre. Grand fauteuil à droite au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

FLAMBIER, puis DANIEL. (Flambier est devant la petite table au milieu et range des bouquets. — Scène muette. — Daniel entre par le second plan à droite.)

FLAMBIER, se retournant au bruit de la porte.

Déjà de retour ?

DANIEL.

Madame de Charly était sortie. (Il place son chapeau et son pardessus sur un fauteuil.) Que fais-tu là ?

FLAMBIER.

Ne me suis-je pas nommé ordonnateur de tes fêtes ? Vois quelle charretée de fleurs pour mon début ! Je jurerais qu'il ne reste plus un seul bouquet dans tout Paris. Les fleuristes ont dû fermer boutique. — Es-tu content ?

DANIEL.

Mais tu vas nous ruiner ?

FLAMBIER.

Ne viens-tu pas de nous enrichir ? (Allant près de lui.) Gageons que tu ne connais pas le langage des bouquets. (Prenant un bouquet.) Celui-ci, un pauvre bouquet bien honnête, dont le parfum ne fera jamais rêver personne, dit : — Monsieur Daniel Lambert, voilà cinq mois que nous vivons à vos côtés, et peut-être ne nous avez-vous pas aperçus ; nous restons dans l'ombre pour que votre nom res-

plendisse au soleil. car nous sommes le côté matériel de l'œuvre idéale que vous avez créée : hier soir on donnait pour la première fois votre premier opéra, cinq grands actes qui nous ont pris toutes nos journées et un peu de nos nuits aussi. Permettez-nous de nous associer à votre succès et d'être les premiers à le célébrer. — Bouquet des machinistes ! Cent francs ! (Daniel prend le bouquet et le porte sur la cheminée à gauche au fond¹.)

DANIEL, indiquant un autre bouquet.

Et celui-ci ?

FLAMBIER.

Celui-ci ? (n le prend.) C'est le bouquet tapageur, la carte de visite éclosée en serre chaude. Ces fleurs disent : — Je suis votre ami interne et partout je prononce votre nom ; je suis de cette espèce d'insectes parisiens que fait naître le soleil de la réputation naissante. J'ai cent mille livres de rente que mes maîtresses et mes cigares absorbent. Je fume tant ! Aussi me suis-je fait une loi d'aller toujours au spectacle sans jamais déboursier un sou. Votre opéra est un bijou tout simplement, et votre loge était excellente. Bravo, cher maître, bravo et courage ! Encore un chef-d'œuvre comme celui-là, et nous songerons à vous tutoyer. (Jetant le bouquet au fond sur le canapé.) — Bouquet des inutiles ! Sans parfum !

DANIEL, souriant.

Comment ! il dit tout cela ?

FLAMBIER.

On ne se figurera jamais le nombre d'amis inconnus qui surgissent à Paris au lendemain d'un grand succès ! Ce sont des amitiés qui nous tombent toutes rôties. (Prenant un autre bouquet.) Ah ! voilà un bouquet sincère ! Comme ces fleurs sont arrangées avec goût, triées avec choix ! Prends-les, car ici tout commentaire devient inutile, et ce qu'elles disent, elles ne le diront bien qu'à toi seul.

DANIEL, prenant le bouquet et le plaçant au pied du portrait de sa mère sur le piano à gauche.

Madeleine ! J'allais chez elle et je devais la trouver ici ! Elle

1. Daniel, Flambier.

seule devait parer de fleurs pareilles un succès qui est l'œuvre de son inaltérable dévouement !

FLAMBIER, portant la petite table au fond à droite.

Tu peux te vanter d'avoir deux amis qui t'aiment bien !

DANIEL.

Il y a cinq mois j'étais inconnu, abandonné; une maladie de langueur s'était emparée de moi; l'homme s'en allait frappé au cœur, l'artiste ne luttait plus contre l'indifférence; aujourd'hui je me sens rajeuni, régénéré; mon cœur s'est retrempé aux sources divines; un changement aussi prompt et aussi complet tiendrait du prodige, si des amitiés comme les vôtres n'étaient pas fertiles en miracles.

FLAMBIER.

Nous étions trois pour te sauver, un chiffre qui plaît aux dieux ! — M. de Charly a secondé les efforts de sa femme; ta cause est devenue la sienne. La calomnie avait bien voulu vous désunir; mais il a parlé, elle s'est tue !

DANIEL.

Oui, je vous dois tout, et ces fleurs se sont trompées d'adresse; c'est à vous qu'elles appartiennent ! Si je suis, c'est que vous avez voulu que je fusse !

FLAMBIER, avec une joie contenue.

Oui, j'ai fait de toi un travailleur !

DANIEL.

Ces mélodies que la foule applaudissait hier, je ne les ai pas créées, je les ai pleurées. Aujourd'hui, le poème de l'amour est fini; celui de mon inspiration commence.

FLAMBIER, à Daniel indiquant son cœur.

Et que dit-on là ? Pendant la cruelle maladie que tu as faite, pendant tes longues nuits de fièvre, tandis que je veillais, n'as-tu pas vu une ombre qui veillait aussi ?

DANIEL.

Comment ?

FLAMBIER.

A présent que le passé douloureux est déjà loin de nous; mais

aujourd'hui que tu peux tout entendre, ne dois-je pas tout te dire ? Je n'étais pas seul à ton chevet ; une autre amitié t'aimait, un autre dévouement se dévouait. Va ! le pauvre homme que je suis aurait été sans doute impuissant à te sauver, et dans toute guérison inespérée, ne doit-il pas toujours y avoir une femme ?

DANIEL.

Une femme ?

FLAMBIER.

Elle était là ; elle te regardait et tu ne la voyais pas ; elle te parlait et tu ne l'entendais pas ; mais elle parlait aussi à Dieu, et Dieu l'a entendue ! Les médecins t'avaient condamné et je pleurais. Tes yeux allaient se fermer pour toujours, tes doigts amaigris se croisaient pour la dernière fois, et je pleurais ! Elle, elle n'a pleuré qu'un jour, le vingtième ; ce jour-là tu étais sauvé ! — Tu n'entends donc pas que je te parle d'une femme au cœur fier et sublime ! Tu ne sens donc pas dans ce dévouement, sans cesse renaissant, l'amour vrai, dévoué, presque maternel, l'amour enfin que le devoir purifie !

DANIEL.

Madeleine ! toujours Madeleine ! n'est-ce pas ?

FLAMBIER.

Et maintenant, à l'œuvre ! Celui qui a inspiré une affection pareille doit être grand ; s'élever, c'est se rapprocher d'elle ! et si tu lui donnes aujourd'hui, saintement et par reconnaissance, la moitié de ton cœur, va, je n'en serai pas jaloux ! celle-là en est digne ! A l'œuvre, Daniel, à l'œuvre ! (il sort par la droite en prenant son chapeau qu'il avait déposé sur la chaise près de la porte.)

SCÈNE II.

DANIEL, seul.

Madeleine m'aurait aimé ? Madeleine m'aimait et je n'ai pas eu un regard pour ce regard tourné vers moi, un sourire pour cette âme chaste ment souriante ? Madeleine m'aimait et je ne l'ai pas su, et mon cœur ne l'a pas deviné ? Dois-je le regretter ? Non. (il va s'asseoir à son piano.) Elle devait passer innocente, calme et pure,

celle qui se dévouait au malheureux que le sort frappait. Chère et sainte femme ! (La porte du fond à droite s'ouvre. Madame de Charly paraît.) Madeleine ! (Il passe à l'extrême droite pour lui offrir un fauteuil.)

SCÈNE III.

MADELEINE, DANIEL¹.

MADELEINE.

Ne vous avais-je pas promis de venir, Daniel ? (elle pose son manchon sur une chaise en face de la cheminée au fond à gauche.)

DANIEL.

Oui, et pourtant je ne comptais plus sur votre visite. Il y a quelques instants, je suis passé à votre hôtel, vous veniez de sortir. Je voulais vous attendre, on m'a introduit dans le salon, mais un moment j'ai cru que je rêvais. Tout avait changé de place, les meubles étaient bouleversés ; tout dans cet intérieur, si calme d'ordinaire, indiquait les préparatifs d'un départ précipité. Vous partez donc, Madeleine ?

MADELEINE.

Ce soir.

DANIEL.

Ce soir ! Et c'est seulement ce soir que je l'apprends ? Je vous ai vue hier pourtant, pourquoi ne m'avez-vous rien dit, et qui a pu vous faire prendre une détermination aussi subite ?

MADELEINE.

On a ordonné à M. de Charly un voyage en Italie, je l'accompagne.

DANIEL.

Ce soir ?

MADELEINE.

Dans une heure, et je viens vous faire mes adieux.

DANIEL, rêveur.

Vous partez !

¹ Madeleine, Daniel.

MADELEINE.

Ne croyez pas qu'il s'agisse aujourd'hui d'une simple fantaisie, d'un de ces caprices qui ne vivent qu'un matin. Il y a longtemps que ma résolution est prise, il y a longtemps déjà que le jour et l'heure de ce départ sont fixés.

DANIEL.

Et vous partez sans regrets ?

MADELEINE.

Je pars heureuse, Daniel.

DANIEL.

Heureuse !

MADELEINE.

Lorsque je vous ai revu, il y a trois mois, vous vous en souvenez, Daniel, un grand découragement, né d'une grande douleur, vous laissait seul et tout en larmes. L'amour, c'est souvent une femme en habits de fête, qui a un sourire aux ordres de tous les plaisirs, qui veut des bonheurs sans fin et des chansons éternelles. Il lui faut les musiques retentissantes, les rayonnements infinis, les violences passionnées de l'enthousiasme : le jour où tout ce bruit cesse, où ces splendeurs s'éteignent, où le calme se fait, ce jour-là, l'ambour devient ombre et disparaît. L'amitié, Daniel, c'est une sœur de charité qui veille au chevet des blessés et des mourants, de ceux que l'amour a frappés, de ceux que l'amour tue ! — L'amour, en fuyant, avait laissé votre porte entr'ouverte, Daniel, l'amitié est entrée. Il était parti, je suis venue. Ma tâche commençait. Mais aussi, j'ai eu ma récompense ; j'ai été la confidente de votre labeur de chaque jour, j'ai vu grandir votre œuvre, car, si l'amour use, énerve et épuise, c'est un des privilèges de l'amitié de rendre le courage et la force. Nous avons réussi, tous les deux, ainsi ligués, au delà de ce que nous pouvions espérer l'un et l'autre. Ma tâche est finie. Je puis partir (mouvement) et je pars ! (Fausse sortie.)

DANIEL, la retenant, avec émotion, après un court silence.

Regardez ce portrait, Madeleine ! c'est le portrait de ma mère. Si ses yeux pouvaient s'animer, ils s'animeraient pour vous sourire ; si ses mains pouvaient se détacher, elles se détacheraient pour vous bénir ! Moi, qui n'en ai pas le droit, je m'agenouille devant vous et je vous remercie ! (Il tombe aux genoux de Madeleine.)

MADELEINE, au comble de l'émotion.

Relevez-vous, Daniel.

DANIEL, sur le point de partir.

Madeleine...

MADELEINE, avec effroi.

Adieu! adieu! Donnez-moi vos deux mains; et adieu encore, Daniel, adieu pour toujours!

DANIEL, cherchant à la retenir.

Madeleine! Madeleine! (On frappe.)

MADELEINE, s'arrêtant.

Quel est ce bruit?

DANIEL.

Flambier sans doute. Non, il n'aurait pas frappé. Un importun. (Indiquant la chambre à droite au premier plan.) Entrez là. Je suis à vous. (Madeleine entre dans la chambre à droite au premier plan. — Daniel se dirige vers la porte du fond à droite et l'ouvre.)

SCENE IV.

DANIEL, MADAME DE THOMEREL.

MADAME DE THOMEREL.

Daniell ah! Daniel!

DANIEL.

Vous, madame?

MADAME DE THOMEREL, tombant assise sur la chaise près de la porte d'entrée.

J'ai monté l'escalier sans m'arrêter un seul instant, mon cœur battait bien fort; au moment d'ouvrir la porte, j'ai eu peur, et sans un bruit que j'ai entendu, je serais encore à la même place, indécise et troublée, voulant entrer et n'osant pas.

DANIEL.

Vous?

MADAME DE THOMEREL, se levant.

Laissez-moi d'abord revoir cette chambre que je croyais avoir quittée pour toujours. — L'oiseau blessé revient à son nid. — (Allant

à lui.) Oh ! ne me chasse pas. ne me chasse pas encore ! (silence de Daniel.) Daniel, si tu savais mes souffrances, mes remords ! Va, ils ont bien fait leur métier de bourreau ! Le lendemain de cette triste fête où tu m'as maudite, je suis partie, j'ai quitté Paris, non, je l'ai fui ! Je voulais vaincre mon amour, il m'a vaincue, me voilà soumise et repentante à tes genoux. Pardonne-moi, pardonne-moi !

DANIEL, s'éloignant à droite¹.

Il y a longtemps déjà que j'ai tout oublié, madame !

MADAME DE THOMEREL, se relevant.

Oh ! si j'avais pu oublier aussi, moi ! Je voulais la fuir, ton image était toujours devant moi ! Je le chassais, et il revenait sans cesse, le souvenir ardent des amours disparues ! (Daniel s'assied sur le fauteuil à droite les yeux fixés sur la chambre où se trouve Madeleine.) Ah ! comme je suis partie légère, alerte, et comme elle marche lentement, la voiture qui nous ramène ! Avec quelle joie je suis arrivée ! Revoir Paris, c'était presque te revoir. Et quel jour j'avais instinctivement choisi ! comme mon cœur m'avait bien guidée ! On applaudissait hier, je pleurais. Chacun répétait ton nom, seule, je n'osais plus le redire ; j'étais dans cette petite loge que nous prenions toujours, tu t'en souviens ? Personne ne m'a vue ; autrefois, nous la choissions pour que personne ne nous vît ! J'écoutais avec mon âme à toi tout entière alors ; cette chanson, tu l'avais composée pour moi ; un soir de juin, nous l'avions fredonnée ensemble, et quand les paroles manquaient, nous les remplacions par des baisers. Ce sont mes souvenirs qui chantaient ton œuvre sereine ! Et mon âme frémissante, abattue, ravie, s'est écriée : Je t'aime, je t'aime ! (Daniel se lève.) Comme je te crie encore à cette heure suprême : Je t'aime, je t'aime ! (Elle lui prend la main.)

DANIEL, se dégageant et se rasseyant à gauche².

Vous m'aimez ? Ah !

MADAME DE THOMEREL.

Tu ne me crois pas ? Ah ! oui, je comprends, tu ne dois pas me croire. Tiens, demain, je puis être riche ; demain, je puis deve-

1. Mme de Thomerel, Daniel.

2. Daniel, Madeleine.

nir la femme du baron Hartmann : fais un signe, et je serai à toi pour toujours ; dis un mot, et j'écirai au baron que ce mariage n'aura jamais lieu ! — J'écirai !

DANIEL.

En effet, vous auriez eu tort de vous fermer le retour. Pour moi, madame, j'ai juré de devenir un homme utile, un artiste courageux : je tiendrai ma promesse.

MADAME DE THOMEREL.

Mais tout est donc fini ?

DANIEL.

Où oui ! bien fini.

MADAME DE THOMEREL.

Fini !

DANIEL.

Vous le voyez, je suis sans colère, parce que je suis sans amour ! Les blessures que vous m'avez faites, je ne me les rappelle plus. Si vous m'avez aimé, je ne veux plus m'en souvenir : la trace même de notre passé est détruite. Si vous avez pu croire que vous retrouveriez mon cœur tel que vous l'avez laissé, qu'un enseignement salutaire ne jaillirait pas pour lui d'une grande douleur, je ne dois que vous plaindre et vous ranger parmi ceux dont on a dit : ils n'ont rien appris, ni rien oublié. Quant à moi, je ne veux plus rien apprendre, je ne me souviens plus.

MADAME DE THOMEREL.

Ah ! rends-moi ta colère, tes outrages, frappe-moi ! Ton mépris implacable, je le fléchirai, mais non ton indifférence froide, silencieuse, inaccessible ! Frappe, frappe-moi !

DANIEL.

Madame !

MADAME DE THOMEREL.

Écoute, je vivrai à tes genoux, je serai ton esclave, ma vie et mon sang t'appartiendront, et tu pourras en disposer à ton gré ! (Se levant.) Tu doutes encore ! tu doutes ! Quel lien veux-tu ? Sur quoi veux-tu que je te jure ? Ah ! ta mère ! ta mère ! (Elle s'élance à gauche, auprès du portrait qui est sur le piano, et lève la main en signe de serment.)

DANIEL, s'éloignant.

Oh !

MADAME DE THOMEREL.

Daniel ! mais c'est vrai, tout ce que je te dis là ! — crois-moi — pardonne-moi — aime-moi. — Daniel, mon Daniel ! Rien ? rien ? Mais réponds-moi donc ? (Apercevant le manchon de Madeleine sur la chaise, près de la cheminée.) Ah ! (Mettant le manchon sous les yeux de Daniel.) Ah ! je comprends, je comprends ! C'était donc vrai ? Et je doutais ! Folle ! folle ! (Elle jette le manchon.) Mais elle est ici ? mais elle a tout entendu ? Ah ! du moins, je la reconnaitrai, je saurai — (Elle se dirige vers la chambre de droite ¹.)

DANIEL, s'interposant.

Je vous le défends ! (Il la repousse à gauche ².)

MADAME DE THOMEREL.

Je vous dis que je veux la voir et que je la verrai ! (Elle veut encore se diriger vers la porte. — Madeleine paraît sur le seuil. — Madame de Thomerel reculant.) Madeleine !

SCÈNE V.

MADAME DE THOMEREL, DANIEL, MADELEINE ³.

DANIEL, à Madeleine.

Ne craignez rien.

MADELEINE, s'appuyant sur le fauteuil, à droite.

Que puis-je craindre, mon ami ?

MADAME DE THOMEREL.

Vous ? c'est bien vous ? la vertu sans tache, la femme respectée entre toutes, c'est vous que je retrouve ici ? Êtes-vous de charité aujourd'hui ? Ah ! ah ! et vous direz bien haut, n'est-ce pas ? que vous êtes venue au secours d'une pauvre âme en peine, afin qu'on ne puisse pas supposer tout bas que vous n'aviez d'autre but que de protéger votre amant ?

DANIEL.

Ah !

1. Daniel, Mme de Thomerel.

2. Mme de Thomerel, Daniel.

3. Mme de Thomerel, Daniel, Madeleine.

MADELEINE.

De quel amant parlez-vous ? (Mouvement de Louise.) En vérité, je ne comprends rien à votre colère.

MADAME DE THOMEREL.

Et vous croyez qu'aujourd'hui, lorsque la passion aveugle, ardente, me pousse vers lui, vous croyez, vous avez pu croire que j'allais partir ! Non, non, madame ! je reste ! Mais, est-ce que vous aimez, est-ce que vous savez aimer, vous ? Quelle est la douleur qui vous l'aurait appris ? Avez-vous pleuré loin de lui ? Avez-vous foulé aux pieds votre nom, votre dignité, votre honneur ? Êtes-vous passée par l'humiliation, la honte, le remords ? (S'approchant de Madeleine¹.) Allons donc ! est-ce que vous aimez ? Est-ce que vous savez aimer, vous ?

MADELEINE, passant à l'extrémité gauche².

Madame, madame !

DANIEL.

Non ! elle n'a pas pleuré loin de moi, mais elle m'a empêché de pleurer près d'elle ; elle n'a pas foulé aux pieds son nom, sa dignité, son honneur, mais elle a fait mon nom glorieux, elle m'a rendu intacts ma dignité et mon honneur. Vous aviez tout détruit sur votre passage, elle a tout relevé ! Je maudissais, j'ai prié. Vous avez été le hasard de ma vie, elle en a été la Providence ! Lorsque vous avez quitté ma maison, les larmes et le deuil y sont entrés ; elle, en me quittant, ne me laissera que des regrets sans amertume, un souvenir qui sera éternellement doux, ayant été éternellement pur ! Ah ! vous avez raison, elle n'aime pas, elle ne sait pas aimer ! (M. de Charly et Flambier paraissent.)

SCÈNE VI.

MADELEINE, M. DE CHARLY, FLAMBIER, DANIEL,
MADAME DE THOMEREL.

MADAME DE THOMEREL.

Ah ! tenez, ne me parlez plus de votre indifférence, votre cœur a changé d'amour. A la maîtresse parjure a succédé la femme adultère, voilà tout !

1. Madeleine, Daniel, M^{me} de Thomerel.

2. Madeleine, Daniel, de M^{me} Thomerel.

MADELEINE.

Ah!

DANIEL.

Madame!

M. DE CHARLY, avec calme.

Eh bien! qu'avez-vous donc? Vous parlez de femme adultère, madame? La femme adultère, n'est-ce pas cette épouse sans nom qui quitte furtivement le toit conjugal, qui sort à la nuit, vêtue de noir; un voile épais cache son visage, elle fuit la lumière, elle marche le long des maisons, hâtivement comme une voleuse qu'on poursuit? — Figurez-vous qu'il s'est rencontré dans ce Paris, qui ne croit à rien, un homme d'honneur, un mari qui, ayant une femme jeune, belle, enviée, a consenti à ce que sa femme devint la protectrice déclarée d'un artiste que chacun repoussait, un mari enfin, qui a eu confiance dans l'honneur de sa femme. Ce jeune homme va chez ses protecteurs à toute heure du jour, et il est toujours reçu; la jeune femme veut bien parfois monter jusqu'à sa mansarde; mais lorsqu'elle le fait, c'est toujours à visage découvert, c'est toujours sa voiture qui l'a conduite, et c'est sa voiture encore qui la ramène. Cette grande dame, car j'ai oublié de vous dire que c'était une grande dame, s'était mis en tête de prouver que l'amitié de la femme valait souvent mieux que son amour, et elle a réussi. C'est là, n'est-ce pas, un fait bien invraisemblable, et vous auriez raison de n'y pas croire, si je ne m'empressais d'ajouter que le mari se nomme M. le comte de Charly, la femme, madame la comtesse Madeleine, et le jeune homme, M. Daniel Lambert. (il tend la main à Daniel.)

DANIEL, la serrant avec reconnaissance.

Ah! monsieur le comte, il n'appartenait qu'à vous de dire que je suis un honnête homme! (il lui serre la main.)

MADAME DE THOMEREL, veut répondre, elle ne peut articuler qu'un seul mot et tombe accablée dans le fauteuil de l'extrême droite.

Oh!

DANIEL, à M. de Charly.

Resterez-vous longtemps absent, monsieur le comte?

FLAMBIER, bas à Madeleine,

Ah! il ne l'aime plus!

M. DE CHARLY, entraînant Daniel à gauche pendant que sa femme remonte au fond vers le milieu en causant avec Flambier qui lui ramasse son manchon¹.

Longtemps, Daniel; mais, si madame de Charly avait besoin d'un bras pour la ramener en France...

DANIEL.

Que dites-vous?

M. DE CHARLY, prenant la main de Daniel.

Je sais maintenant que je puis compter sur vous! (Haut, en s'éloignant au fond.) Ma chère Madeleine, Daniel nous souhaite un bon voyage. — Adieu, Daniel!

DANIEL, au comte.

Au revoir, monsieur le comte.

M. DE CHARLY.

Adieu! (Ils sortent par la droite. — Flambier prend le paletot et le chapeau de Daniel restés sur un fauteuil, et les lui donne.)

FLAMBIER.

Tiens.

DANIEL.

Que veux-tu?

FLAMBIER.

Je t'emmène et nous allons écrire sur ces murs: « *Appartement à louer.* » L'homme que tu es aujourd'hui ne doit plus vivre où a vécu l'homme d'hier. L'air qu'on respire ici est fatal. Viens, mon nouvel atelier t'attend. J'avais un cheval, j'ai loué un piano, nous travaillerons côte à côte, et si le découragement frappe à notre porte! eh bien, nous serons deux pour le recevoir!

DANIEL, décrochant le portrait de sa mère.

Non, Flambier, nous serons trois! (Madame de Thomerel se lève, implore du regard Daniel, qui sort sans se retourner. Scène muette. Elle fait quelques pas et tombe évanouie sur le canapé au milieu de la scène.²)

1. Madeleine, M. de Charly, Daniel, Flambier, M^{me} de Thomerel.

2. M. de Charly, Daniel, Flambier, Madeleine, M^{me} de Thomerel assise.

FIN.

REGISTRATO

PARIS

IMPRIMERIE DE J. CLAY, RUE SAINT-BENOÎT, 7

967